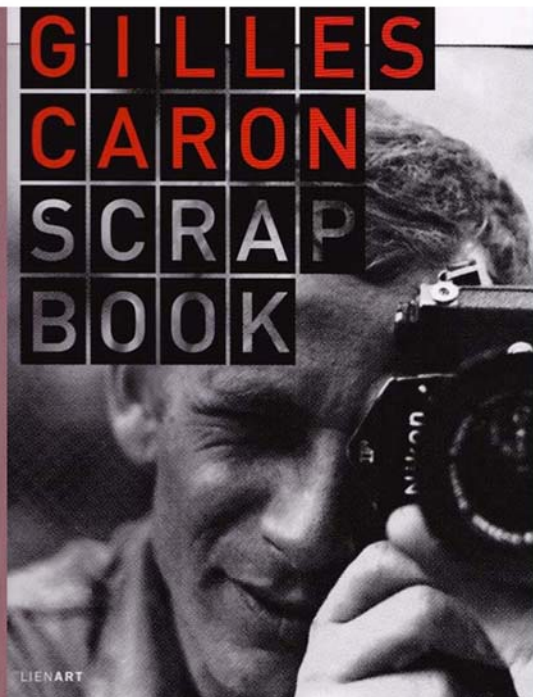
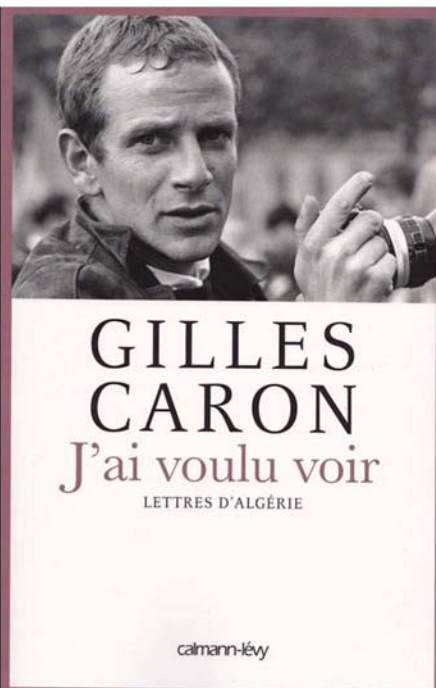


# Revue de Presse



LA JEUNESSE D'UN GRAND PHOTOGRAPHE

## Gilles Caron, para en Algérie

Disparu au Cambodge en 1970, le photoreporter français avait fait son service militaire en Algérie. Les lettres qu'il écrivit à sa mère sont publiées pour la première fois. Bouleversant

**J'ai voulu voir**, par Gilles Caron, Calmann-Lévy, 400 p., 22,50 euros.  
**Gilles Caron Scrapbook**, Lienart, 296 p., 40 euros. (En librairie le 25 janvier.) À consulter aussi, le site : [www.fondationgillescaron.org](http://www.fondationgillescaron.org)

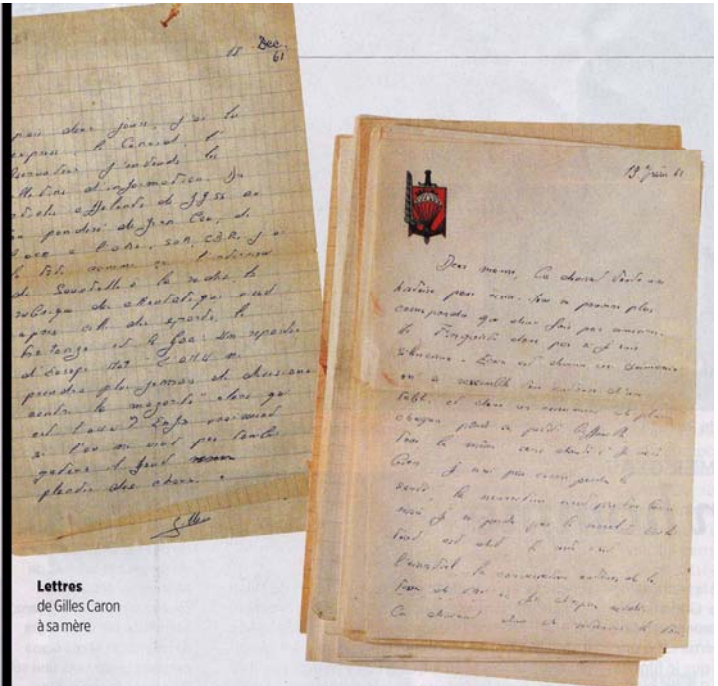
C'était en 1970, un matin d'avril. Marianne Caron s'apprête à prendre son petit déjeuner. Elle allume la radio. Les infos. La voix du speaker annonce la disparition sur la route numéro un reliant le Cambodge au Vietnam du reporter photographe français Gilles Caron. Il était accompagné d'un autre reporter, Guy Hannoteaux, et du coopérant Michel Visot. Marianne Caron appelle l'agence Gamma, pour laquelle Gilles, son mari, travaille depuis 1967. On la rassure. L'info n'est pas vérifiée. Il faut attendre. Alors Marianne va attendre. Mais ni Gilles ni ses compagnons ne reviendront. Le temps sera leur linceul.

Aujourd'hui est venu le temps de la mémoire. Un bel album vient retracer la vie et le parcours de Gilles Caron. On y découvre un adolescent avide de découvrir le monde. À 18 ans à peine, en 1957, le voici sur les routes, mettant le cap sur l'Iran, l'Inde et l'Afghanistan. Au milieu des années 1960, après avoir un temps imaginé d'ouvrir une galerie d'art, il entame une carrière de photographe. D'une manif de paysans en Bretagne à un concert à l'Olympia (par exemple, celui de James Brown auquel assistent Sartre et Beauvoir), d'un meeting politique (avec Pompidou ou Mendès France) à un fait divers (la catastrophe de Feyzin), Gilles est sur tous



les coups. Il le sera plus encore quand viendra le temps de la guerre de Six-Jours, puis Mai-68, le Biafra, le Vietnam, le Tchad. Gilles Caron n'attend pas que les images s'offrent à son regard, il va les chercher. Cette exigence, cette volonté vont faire de lui un des grands noms du photoreportage des années 1960. En attendant qu'une institution française lui consacre une rétrospective amplement méritée, on ne manquera pas

**Gilles Caron** en reportage en avril 1968 au moment de la guerre de sécession du Biafra au Nigeria



**Lettres** de Gilles Caron à sa mère

### BIO

**GILLES CARON** est né le 8 juillet 1939 à Neuilly-sur-Seine. Après avoir travaillé pour l'agence Apis, il rejoint l'agence Gamma en 1967, pour laquelle il a couvert des événements à travers le monde. Il a disparu au Cambodge le 5 avril 1970.

de lire l'extraordinaire Correspondance qu'il a échangée avec sa mère durant la guerre d'Algérie.

Pendant vingt-deux mois, de juin 1960 à avril 1962, Gilles Caron raconte son quotidien de soldat cependant que sa mère lui donne des nouvelles depuis Paris. Au jour le jour, c'est un étonnant dialogue qui se noue. « Mame » (c'est ainsi que le jeune homme appelle sa mère) raconte tout ce qui se dit et se pense dans la capitale. Sympathisant du PSU (fondé en 1960, le Parti socialiste unifié est opposé à la guerre d'Algérie), elle joue pour son fils le rôle d'une mère, bien sûr, mais aussi celui d'un informateur. Elle lit « le Monde », « l'Express », « le Canard enchaîné », « France Observateur », commente les articles de Maurice Duverger, Gilles Martinet ou de Jean Daniel – dont elle approuve ce jugement à propos du référendum sur l'autodétermination lorsqu'il écrit en décembre 1960 : « Les choses sérieuses auront lieu bien après le référendum qui, lui, ne l'est évidemment pas. » Gilles Caron, lui, dépeint sa vie de para, et fait le récit des opérations

militaires. En février 1961, il écrit : « A force de voir et d'entendre des horreurs, elles ne me sautent plus aux yeux comme avant. » Terrible aveu d'un soldat qui sait que cette guerre n'est pas la sienne. En 1961, après le putsch des généraux, il refuse de monter au combat. Il passe devant un tribunal militaire et est condamné à deux mois de prison. Gilles Caron n'est pas un révolté. Mais il est un homme de conscience. Son récit de la guerre est une terrible leçon d'humanité. Grand lecteur (il lit Sartre, Camus, Remarque), il ne cesse de s'interroger, de douter. Cependant, au cœur de cette tourmente guerrière, le plus singulier demeure ici la fascinante relation l'unissant à une mère qui commence chacune de ses lettres par ces mots doux : « Darling Gilles ». Mais la guerre n'est pas douce. Huit années après avoir quitté le sol algérien, Gilles Caron allait à son tour être emporté. Les photos qu'il nous a laissées nous livrent encore son regard. Et ses lettres magnifiques nous font entendre comme sa voix. L'oubli, désormais, est vaincu.

**BERNARD GÉNIES**

# Galerie Thierry Marlat

du 19 janvier 2012 au 30 mars 2012

galerie thierry marlat	<a href="#">galerie</a>	<a href="#">expositions</a>	<a href="#">artistes</a>	<a href="#">actualités</a>	<a href="#">contact</a>
------------------------	-------------------------	-----------------------------	--------------------------	----------------------------	-------------------------

du jeudi 19 janvier 2012 au vendredi 30 mars 2012

Gilles Caron  
ScrapBook



Galerie Thierry Marlat

## Gilles Caron : ScrapBook

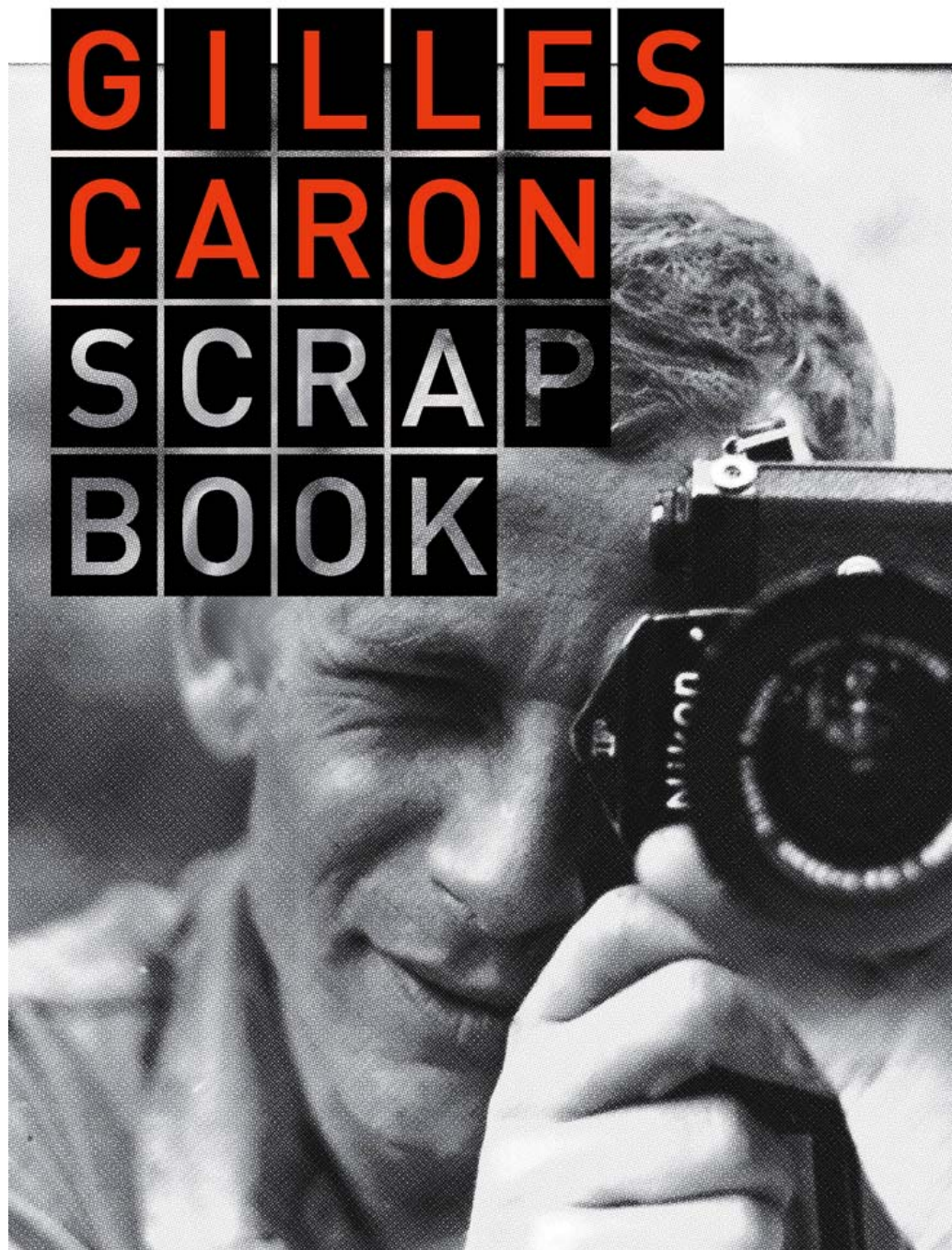
Gilles Caron est né à Neuilly le 8 juillet 1939. Après des études au lycée Jeanson-de-Sailly, il est versé dans un régiment de parachutistes pendant les vingt-huit mois de son service militaire en Algérie. Ceci le marquera profondément. A son retour, il s'intéresse à la peinture, et c'est par l'intermédiaire du fils du peintre Derain qu'il prend ses premières photographies en 1964. Il suit d'abord un stage dans la photographie de publicité et de mode au studio de Patrice Molinard puis est engagé le 1er avril 1965 à l'agence parisienne Apis où il se familiarise avec la vie quotidienne du photographe d'actualité et de faits divers. Après un passage de six mois chez Photographic Services agence spécialisée dans le "charme", il rejoint au tout début 1967 son ami Raymond Depardon au moment de la création de l'agence Gamma. C'est là qu'il va couvrir les grands sujets qui ont marqué sa carrière de photojournaliste : la guerre des Six Jours (juin 1967), le Viêt-Nam fin 1967, le Biafra sur trois voyages en 1968 entrecoupés par les événements de mai à Paris. Il suit également le Général de Gaulle au cours de ses voyages officiels en Roumaine et en Turquie. En 1969 il est en Irlande du Nord à l'arrivée des premiers renforts britanniques puis à Prague un an après l'invasion soviétique et à nouveau en Israël. En février 1970, avec Raymond Depardon, Michel Honorin et Robert Pledge, il fait partie d'une expédition chez les Toubous insurgés du Tibesti au Tchad où ils resteront prisonniers des forces gouvernementales durant un mois.

A peine rentré, il se rend au Cambodge au lendemain du coup d'Etat du général Lon Nol contre le Prince Sihanouk. Il disparaît le 5 avril 1970 dans une zone contrôlée par les Khmers rouges, sur la route numéro 1 menant au Viêt-Nam. Il a trente ans.

Michel Puech  
et diaporama Lettre de la Photographie  
<http://www.a-l-oeil.info>  
24 janvier 2012

## Gilles Caron: Le scrapbook d'une vie

---



La fondation Gilles Caron publie en ce début d'année deux livres exceptionnels pour les amoureux du photojournalisme, poursuivant ainsi la mission que la famille et les amis du photographe se sont assignés : faire vivre l'œuvre, faire connaître l'homme.

Gilles, Edouard, Denis, Caron naît à Neuilly-sur-Seine le 11 juillet 1939, il disparaît le 5 avril 1970 sur la route n°1 reliant Phnom Penh (Cambodge) à Saïgon (Vietnam) après avoir traversé le fleuve Mékong sur un bac en compagnie de Guy Hannoteaux et de Michel Visot. Avant son départ, il a dit à Robert Pledge : « Je vais partir au Cambodge, ce sera la dernière fois. D'ailleurs je resterai à Phnom Pen, je n'en sortirai pas, je ne prendrai aucun risque ».



Une disparition, c'est pire qu'une mort brutale. Il y a l'incertitude. Elle va durer des mois. On le croit prisonnier des combattants. Elle va même durer, légalement des années : ce n'est que le 22 septembre 1978 qu'un jugement du tribunal de grande instance de Paris déclarera Gilles Caron, mort.

Caron est une icône. Il est au photojournalisme, ce que James Dean fut au cinéma, Buddy Holly au rock : un héros foudroyé dans la magnificence de sa jeunesse. Sur la dernière planche contact (n°19 601) du dernier lot de films envoyés du Cambodge à l'agence Gamma, la pellicule commence par des photos de famille prises juste avant son départ. On y voit Marjolaine et Clémentine, les deux filles qu'il a eues avec l'amour de sa vie : Marie, Anne, Léone, François Garceau dit Mariane qu'il a épousée le 3 octobre 1962 en revenant de la guerre d'Algérie. Ils se connaissaient depuis leurs treize ans : « Il me disait, on se mariera et on aura des triplettes ». Gilles Caron Scrapbook va être classé par les libraires dans le rayon « Beaux livres », et il le mérite. C'est aussi très simplement l'album d'une famille, celle de Gilles Caron avec sa

mère, son père, sa femme, ses cousins... Mais c'est également l'album d'un photojournaliste français des années 50 et 60 qui nous donne à voir des publications de l'époque.

Ce livre dévoile, avec des photos et des lettres, l'enfance, l'adolescence et l'entrée dans la vie d'homme de celui que sa mère, comme ses confrères appellent « Gillou ». Dès le collège Notre-Dame des Neiges d'Argentière (Haute-Savoie) où la séparation de ses parents le conduit, il écrit à sa mère des lettres étonnement empreintes de maturité pour son âge et son époque. Elle lui adresse des courriers tout aussi étonnants. « Elle l'a toujours traité en personne responsable » confiait, jeudi soir à la galerie Thierry Marlat, Marianne Caron-Montely avant d'ajouter « ils avaient une relation sur un pied d'égalité, et cette relation a beaucoup construit Gilles. Pendant son service militaire en Algérie, Gilles s'est politisé. Il écrivait à sa mère ce qu'il voyait, et elle en est arrivée à aller aux manifestations contre la guerre d'Algérie ! »

Cette guerre qui ne disait pas son nom, il va la faire en première ligne, comme parachutiste, car il a eu la « bonne » idée, peu avant, de se passionner pour ce sport, après avoir pratiqué le ski et le cheval. « On nous a expliqué que les paras montaient à l'assaut, tenaient, se faisaient tuer mais laissaient aux autres la victoire. Bon programme. » écrit-il à sa « Chère Mame » en décembre 1959. Démobilisé en avril 1962, il se marie, Marjolaine naît. Il se lit d'amitié avec André Derain qui va l'amener à la photographie.

D'agence en agence il devient la star de Gamma

Le 17 mars 1965, l'agence parisienne d'informations sociales (APIS) enregistre son premier reportage : Lino Ventura et Charles Aznavour. Il enchaîne les prises de vues showbizz, politique, personnalités diverses, de Claude François à Marguerite Duras en passant par Jean Genet... L'année suivante, il quitte APIS pour VIZO, puis pour Photographic Service chez Giancarlo Botti... Le parcours traditionnel, dans ces années là, du jeune photographe qui cherche l'agence où s'épanouir.

En décembre 1966, l'agence Gamma est fondée et cherche des talents. Raymond Depardon qui vient d'entrer à la nouvelle agence remarque Gilles Caron : « Je n'avais jamais vu un photographe lire Le Monde dans la cour de l'Élysée en attendant la sortie du conseil des ministres » confiera-t-il à Hubert Henrotte pour son livre « Le Monde dans les yeux ». D'abord pigiste à l'agence, il continue à « couvrir » l'actualité parisienne. Mais au printemps 1967, Monique Kouznetzoff qui s'occupe déjà du « people » à Gamma, l'envoie en Israël pour la présentation de la première ligne de vêtements de la jeune star « yéyé » Sylvie Vartan. Il arrive juste pour le début de la guerre des Six Jours ! Il y fera merveille, traversant le Sinaï avec les troupes israéliennes, il arrive jusqu'à la frontière égyptienne. Résultat : 18 pages dans Paris Match !

L'année suivante ce sera le Vietnam. « A Dak To par exemple, tu ne sais pas très bien quoi faire. Tu fais tout ce qui se passe. Tout ce que tu vois... » confiera-t-il en 1969 à Claude Gontrand pour la revue Zoom. Ces photos sont époustouflantes « déjà l'égal des Larry Burrows, Jones Griffiths, Eugene Smith, James Nachtwey, Eddy Adams ou Donc Mc Cullin » écrira le patron de Gamma et Sygma que l'on sait pourtant peu enclin à l'emphase. Et parlant d'Hubert Henrotte, on ne peut résister à citer un extrait de cette lettre fac-similé du 2 décembre 1967 publié dans le livre : « Cher Gillou, J'ai reçu ce matin ta lettre du 26, tu ne disais pas avoir reçu mon télégramme annonçant l'arrivée et la qualité exceptionnelle de ton reportage sur la colline, j'espère que tu l'auras eu quand même car je l'ai envoyé à 3 heures du matin tellement nous étions fiers de toi...Monteux (ndlr vendeur-associé de Gamma) dont tu connais la mauvaise humeur et la critique générale de tout reportage a eu ce mot en choisissant tes contacts : je n'ai jamais eu, en dix ans de métier, une aussi grande satisfaction, ce sont les meilleures photos de guerre que je n'ai jamais vues. »

L'année suivante, avec beaucoup de flair journalistique, Floris de Bonneville, déjà rédacteur-en-chef (ndlr : on dit chef des infos à l'époque) envoie Gilles Caron « couvrir » la rébellion sécessionniste du Biafra, cette guerre longtemps oubliée par l'Histoire qui revient dans l'actualité avec les événements du Nigeria. Il y fera également de grandes « plaques » avec sur le terrain de rudes concurrents tel Don Mc Cullin.

Puis, tout à coup, Paris brûle : c'est mai 68. Le premier jour de l'occupation de la Sorbonne par les étudiants de Nanterre, il prend cette photo de Daniel Cohn Bendit narguant, rigolard, un policier sous le nez. Elle fera le tour du monde et deviendra en affiche le symbole de l'esprit du mouvement des étudiants. « Pas loin, pas cher » comme disent les reporters, il y a la guerre d'Irlande. Il y va, évidemment. Il court ici, il court là. Il est demandé par tous les grands magazines.

En cette fin des années 60, son métier n'est pas encore sous les projecteurs. Il y a peu d'expositions, pas de festival, pas de prix, pas d'intérêt pour les reporters de guerre. On commence juste à s'intéresser aux photographes de mode grâce au film « Blow up ». A part Capa et Henri Cartier-Bresson, les français ignorent tout des reporters photo. Pour les professionnels, Gilles Caron est pourtant déjà une star, et les jeunes gens d'après-guerre à travers le magazine PHOTO découvre ses photos du Vietnam, du Biafra et de Mai 68. Ils commencent à apprendre son nom. Juste au moment où il va disparaître !

Hubert Henrotte écrira « Gilles Caron est l'un des premiers à ne pas se contenter de l'étiquette de photographe. Il incarne déjà ce que seront les grands de ce métier, les vrais photojournalistes. » Et c'est pourquoi cet album « Gilles Caron Scrap Book » et sa correspondance « J'ai voulu voir » hélas encore uniquement publié en français, sont deux livres importants.

Derrière les images et le mythe, nous découvrons l'homme. Un homme sentimental et réfléchi, un homme curieux de ses semblables. Un vrai journaliste dont la courte vie est riche d'enseignements. La Fondation Gilles Caron a fait un travail énorme pour publier ces deux livres, y consacrant ses maigres subsides, et manque aujourd'hui de fonds sonores et trébuchants pour numériser toute l'œuvre du photographe, y compris ses fameux 736 films « retrouvés » dans un « bunker » de Normandie dont les contacts trop abîmés ne permettent pas de découvrir de nouvelles images. En achetant Gilles Caron Scrap Book vous apporterez votre concours à une œuvre utile à l'histoire du photojournalisme.

Michel Puech



PARIS | I sortir

# L'album de Gilles Caron

La galerie Thierry Marlat présente des tirages du photographe français, disparu au Cambodge en 1970, à 30 ans. Retour sur l'itinéraire d'un chasseur d'images engagé.

Ces photographies, réalisées dans les plus grands journaux ou magazines, ont pour la plupart fait le tour du monde. Elles témoignent d'une époque post-indivisible. L'œil français météorologique d'un homme, Gilles Caron, à son retour de la guerre d'Algérie plâtré son sarcelle militaire dans l'uniforme des paras. Les correspondants qui se croisent avec sa caméra dans les rues de la capitale et de la

Capitale défilent de nouveaux photographes. Il débute en faisant des reportages d'actualité sur les images de vedettes comme du diable alors, tout de suite, il va basculer l'objectif. En 1960, il part suivre en Israël la guerre des Six Jours, puis, en 1961, il dira par la suite qu'il a été l'un des plus "dur" de la guerre.

L'exposé, en présence de la galerie Marlat, donnera à voir les images les plus fortes des conflits que Gilles Caron a été sur le terrain, au Bia-

**Nigeria 1969 : des soldats biniaris portent le corps du mercenaire belge, Marc Goossens.**

fra ou encore en Indochine. Les tirages qui sont montrés ne soulignent pas seulement l'engagement du photographe - toujours en première ligne au plus près. Ils viennent rappeler aussi le formidable talent de compositeur d'images qui fut Caron. Une de ses prises de vues les plus emblématiques de cette guerre de combat au sein des soldats - "afrika" pour eux, au milieu d'un lac - se compose d'un mercenaire belge - "Ombra" ou "Goussens", et d'un soldat indochinois. Le visage, pas tout à fait, est.

Photographe engagé, Caron n'oublie jamais son travail de reporter, témoin de l'actualité. Mais ce qui caractérise son approche est, en fait, surtout son regard qui l'a vu aussi parfois, au plus près du combat. À peine ces images de soldats africains ou de combattants dont les visages sont comme les miroirs silencieux de la violence et de l'horreur. Mais Caron avait aussi l'œil d'un peintre. Dans l'exposition, il faut bien regarder les « portraits » d'Indochine. L'Indochine en fait partie, et l'on s'aperçoit facilement de la qualité, au mieux, au moins, et de la finesse de ses tirages. Un tirage qui dénote comme une œuvre d'art, comme une œuvre d'art, de l'album. Comme si l'on se trouvait face à une œuvre d'art. »

BERNARD SÉNÉS

Galerie Thierry Marlat, 2 rue de Jarente (9) 01 44 51 79 79. Du mardi au samedi de 10 heures à 19 heures et sur rendez-vous. Jusqu'au 22 février.  
A lire : L'œil vu du ciel, par Gilles Caron (Calmann-Lévy) et Gilles Caron Scrapbooks (L'Étalon).







GILLES CARON

## EXPO PHOTO

# L'archange du photojournalisme

**GILLES CARON,**  
**SCRAPBOOK, Galerie**  
**Thierry Marlat, Paris IV<sup>e</sup>,**  
**jusqu'au 25 février.**

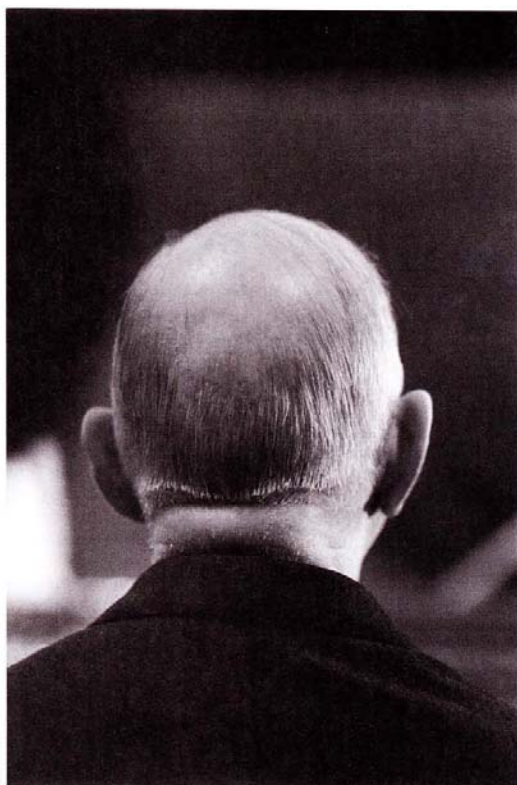
A l'âge de 30 ans, le 5 avril 1970, Gilles Caron disparaissait au Cambodge sur la Route n° 1, qui relie Phnom Penh à Saïgon, dans une zone contrôlée par les Khmers rouges. On ne retrouva jamais son corps. Cinq petites années d'une carrière fulgurante auront pourtant suffi pour que son nom s'impose dans l'histoire du photojournalisme. Une photo est connue de tous, celle de Cohn-Bendit en mai 1968

souriant avec ironie à un CRS. Mais ce fondateur de la célèbre agence Gamma fut un boulimique du reportage : entre un Conseil des ministres et une première à l'Olympia, il filait sur tous les champs de bataille, en Israël, au Biafra, au Vietnam... Son *Scrapbook* \*, publié parallèlement à l'expo, est exceptionnel : l'album d'une vie et d'une œuvre inouïes, où se mêlent couvertures de presse, écrits personnels et documents d'archives.

CYRIL DROUHET

\* Editions Lienart, 300 p., 40 €.

profil



De Gaulle à Istanbul, octobre 1968

## Gilles Caron grand angle

Disparu au Cambodge en 1970, Gilles Caron, fondateur de Gamma, photographia le monde sous tous ses plis. Quarante ans après, il reste une figure d'un photojournalisme pétri d'élégance et d'engagement.

Interrogé dans la dernière interview de sa vie, en avril 1970, sur les risques insensés qu'il prenait pour réaliser ses images de guerre, Gilles Caron estimait que "le folklore autour des grands photographes ne devrait pas exister". Un aveu d'autant plus saisissant qu'il intervenait quelques jours avant sa disparition au Cambodge où il couvrait le conflit pour l'agence Gamma, fondée trois ans plus tôt avec Raymond Depardon. Quarante ans plus tard, on peut revoir les images

de Gilles Caron en laissant de côté le folklore qu'il occultait par élégance, mais en mesurant simplement la grandeur de son travail. Grâce à la Fondation Gilles Caron, créée en 2007 par son épouse Marianne Caron-Montely, ses deux filles et l'artiste Louis Bachelot, l'œuvre du photographe se révèle dans toutes ses dimensions, esthétiques, journalistiques et intimes. À travers le magnifique *Gilles Caron Scrapbook*, qui consigne tirages, textes et planches-contact, mais aussi grâce à un recueil

**"si un photographe se révèle valable sur un cocktail, il sera bon également au Vietnam"**

de lettres envoyées à sa mère au début des années 60, *J'ai voulu voir - Lettres d'Algérie*, l'occasion est donnée de rappeler en quoi Caron s'inscrit de manière décisive dans l'histoire du photojournalisme.

Sa disparition, à l'âge de 30 ans, a longtemps nourri la mythologie des photographes de guerre, dont la vocation se paie au prix du sacrifice ultime. Il fut surtout un reporter au sens plein du terme, pour lui "si un photographe se révèle valable sur un cocktail, il sera bon également au Vietnam", comme pour justifier son don d'ubiquité, qui avait tout d'un don d'équité. Ses images foisonnantes et habitées témoignent de cet engagement moral porté sur chacun des sujets. Dans un espace de temps très dense, de 1965 à 1970, elles résument les hauts et les bas d'une époque qui s'incarne autant dans la guerre des Six Jours que dans un concert de James Brown à l'Olympia, dans le tournage de *Baisers volés* de Truffaut que dans les violences à Belfast, sur le plateau de *Week-end* de Godard que dans la venue de Bob Kennedy à Paris...

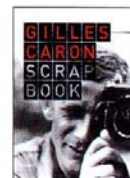
Si ses reportages sur Mai 68 ou sur le conflit au Biafra sont restés légendaires dans l'histoire du photojournalisme, la majorité de ses autres photos dégagent une tonalité pop, à la fois ancrées dans leur époque et suspendues au-dessus du temps. De sorte que son regard, à géométrie et géographie variables, affichait une même acuité sur chaque sujet et chaque lieu. Devant chaque homme, sa morale de photographe l'invitait à en saisir l'épaisseur secrète, sans artifices, dans une pure présence de soi face au monde. "Je suis souvent

de tout cœur avec les gens que je photographie", avouait-il, tout en rappelant que le geste de photographe intègre aussi une part d'insouciance. "Au moment où vous faites les photos vous ne réfléchissez pas, quand vous êtes sous le feu des mortiers au Vietnam, vous ne vous demandez pas qui a raison, les Américains ou le Vietcong [...]. Vous photographiez jusqu'au dernier moment, c'est seulement après qu'on peut avoir une réaction humaine, une faiblesse, ou prendre parti."

Dans la dernière lettre adressée à sa femme, reçue après l'annonce de sa disparition, il écrivait que l'agence devrait lui trouver un remplaçant pour les reportages de guerre. Avait-il mesuré l'effet de saturation de son engagement au cœur de la folie des hommes ? Par-delà l'énigme de sa disparition, il reste une figure absolue du photographe absorbé par les visages du monde réel, happé par lui jusqu'au point de s'y perdre. En ces temps où le photojournalisme traverse une crise d'identité, le souvenir de Caron a de quoi rallumer la flamme d'un métier dont il fut un héraut magnifique.

Jean-Marie Durand

**Gilles Caron Scrapbook** (Lienart/Fondation Gilles Caron), 294 p., 40 €  
**J'ai voulu voir - Lettres d'Algérie** de Gilles Caron, (Calmann-Lévy), 390 p., 22,50 €  
**Exposition** jusqu'au 25 février à la galerie Thierry Martat, 2, rue de Jarente, Paris IV<sup>e</sup>



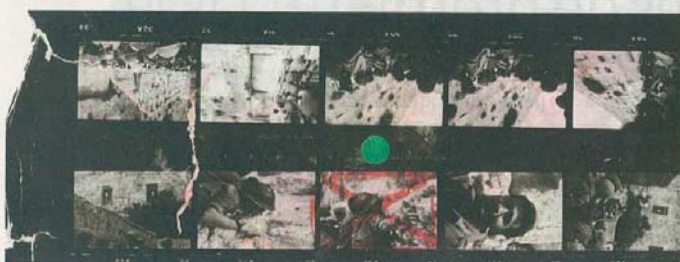


☐ Moshe Dayan au mur des Lamentations, à Jérusalem, le 5 juin 1967. En dessous, la planche-contact de Gilles Caron dont est tirée cette image phare de la guerre des Six-Jours.

FONDATION GILLES CARON/LIENART/CONTACT PRESS IMAGES

☐ 6 mai 1968 à Paris, devant la Sorbonne : « La photo voyage depuis ce matin-là. C'est elle qui donnera à la révolte de Mai 68 sa dimension gale et ludique », a écrit Daniel Cohn-Bendit.

FONDATION GILLES CARON/LIENART/CONTACT PRESS IMAGES



## Making of

Depuis que la photo est reconnue comme un art, des livres et expositions montrent la riche documentation qui entoure l'œuvre de grands auteurs. Magistral exemple avec le « Scrapbook » de Gilles Caron, génie de l'image de presse mort à 30 ans

MICHEL GUERIN

**L**e Scrapbook de Gilles Caron, qui sort en librairie le 9 février, se termine par la liste de tous les reportages que cette étoile filante de la photo de presse et de l'agence Gamma, disparue lors de la guerre au Cambodge en 1970, à l'âge de 30 ans, a réalisés durant les cinq dernières années de sa vie. Cinq sujets pour le seul 9 avril 1965, tournage du film *Boeing-Boeing*, avec Tony Curtis et Jerry Lewis; manifestation de Bretons à Paris; un sujet théâtre; un autre de télévision; concert d'Henri Salvador.

Cette liste en dit long sur le métier, à l'époque, et sur la façon dont Caron le concevait: le reporter va vite, touche à tout, il n'y a pas de sujet mineur - la sortie du conseil des ministres, Harry Belafonte qui débarque à Orly, un défilé de mode chez Castel ou la guerre des Six Jours. Il explique, page 114 du livre, pourquoi « il n'y a pas tellement de différence entre couvrir la guerre en Israël et faire la première à l'Olympia ».

Les livres de photographes, au début des années 1980, étaient en grand les images sur les pages avec, en mode secondaire, un texte biographique ou analytique. Car il fallait faire reconnaître la photo comme un art, à l'époque où elle l'était peu. On donnait à voir plus qu'à comprendre. « Les images parlent d'elles-mêmes », disait-on.

La photographie étant aujourd'hui partout - au musée, notamment -, il faut aller plus loin. Aussi voit-on apparaître de plus en plus de livres et d'expositions qui entourent l'œuvre d'une sorte de making of, comment les images ont été faites, dans quel contexte, pour quel résultat. Cette brèche a été ouverte en 1997 avec l'exposition « Face à l'Histoire », au Centre Pompidou, qui montrait comment les grandes photos des événements du XX<sup>e</sup> siècle ont été publiées dans 400 magazines, livres et journaux. En 1999, le livre *Les 100 Photos du siècle* (Chêne), vendu à plus de 600 000 exem-

plaires, dévoilait ce qui se cache derrière des images célèbres. Les éditions Hoebeck ont publié depuis un an quatre livres dans la collection « Derrière l'objectif », qui vise à raconter la « cuisine » d'un photographe. Cette vogue tourne à plein pour la photo liée à la presse, tant cette dernière est riche en histoires. Mais le procédé a gagné d'autres champs. A Beaubourg, en 2009, une exposition passionnante montrait comment le mouvement surréaliste a utilisé les images, par l'intermédiaire de Breton ou Man Ray par exemple.

Le procédé le plus utilisé consiste à publier ou à exposer une planche-contact, ce qui permet de comparer toutes les images d'une même scène, dont celle retenue par le photographe, et qui a fait son succès. L'exercice est réussi dans le beau livre *Magnum. Fleches-contacts* (La Martinière, 2011): 130 planches faites par les photographes de l'agence Magnum, enrichies par le témoignage de chaque auteur et des publications de l'époque.

### A vouloir tout mêler, on risque de diluer l'essentiel - l'œuvre

Mais jamais le making of d'une œuvre n'a été poussé aussi loin que dans le *Scrapbook* de Gilles Caron. La chose a été possible parce que sa veuve, Marianne Caron, a tout gardé. Ses grandes images sur Mai 68, l'Irlande du Nord, le Biafra, la guerre des Six Jours ou le Vietnam sont mises en tension avec un matériel riche: photos familiales, lettres, planches-contacts, publications dans les journaux, annotations au dos des tirages, listings, coupures de presse, deux rares entretiens avec Caron, et jusqu'à son jugement de décès.

Le making of comporte un risque, celui de la confusion. A vouloir tout mêler, on risque

de diluer l'essentiel - l'œuvre - ou d'éteindre la magie d'une image. Comme dans les suppléments d'un film en DVD, quand on gave le spectateur de scènes coupées et d'explications anecdotiques.

Rien de cela avec Caron. Chaque document aide à comprendre l'homme et son travail. Prenons sa rédaction d'écolier, à 9 ans, le 18 octobre 1948. Sujet: « Raconter une Journée en famille et à l'école ». La copie commence ainsi: « Je me réveille dans mon lit, hou la la, j'ai encore classe - quelle horre! » Elle se finit par: « Je suis heureux de vivre. » Sens du récit et du raccourci, capacité à aller à l'essentiel, mot juste, assurance, vitalité, insolence: ce qui transpire dans cette copie se retrouve dans ses images futures, notamment sa photo de Daniel Cohn-Bendit narguant un CRS en mai 68.

Caron, apprend-on, était un cavalier émérite: petit, sec, endurant, il passe partout. Il est aussi passionné de parachutisme: un côté casse-cou, se dit-on, qui l'aidera et, peut-être, le perdra. Il est parti durant la guerre d'Algérie, de 1960 à 1962. Quinze lettres qu'il envoie à sa mère sont reproduites dans le livre. Avant même de partir au combat, Gilles Caron écrit: « Il y a beaucoup de chances pour que j'aille avec les autres, bêtement, combattre des gens qui sont beaucoup moins mes ennemis que ceux qui m'y envoient. » D'emblée, l'homme a du recul et des convictions - deux traits de sa photographie. Dans des lettres déchirantes et froides, il décrit la cruauté, la lâcheté, la violence faite aux populations, la torture. Mais, plus tard, face à la douleur, il ne quitte pas sa place: « Si je trouve un blessé devant moi, je suis photographe. Je ne suis pas infirmier, je suis photographe. L'homme est formé, le photoreporter va pouvoir prendre son envol.

Enfin le livre aborde de façon remarquable la question du risque. Après avoir reçu « les meilleures photos de guerre jamais vues », le directeur de l'agence Gamma, Hubert Henrotte, lui écrit, à Saigon: « Tu es fou, Gilles, d'avoir pris tant de risques, je t'en supplie, arrête. » Il n'a pas arrêté. Il n'est pas revenu. ■

**À LIRE**  
« SCRAPBOOK »  
de Gilles Caron  
(Éd. Lienart, 296 p., 40 €).  
A paraître le 9 février.

« J'AI VOULU VOIR, LETTRES D'ALGÉRIE »,  
de Gilles Caron  
(Calmann-Lévy, 396 p., 23,50 €).

**À VOIR**  
« GILLES CARON SCRAPBOOK »  
Galerie Thierry Marlat,  
2, rue Jarente, Paris 4<sup>e</sup>.  
TÉL : 01 44 61 79 79.  
Du mardi au samedi, de  
14 heures à 19 heures.  
Entrée libre. Jusqu'au  
25 février.



☐ Couverture de « Paris Match » du 30 août 1968. Dans ce numéro, Gilles Caron signe deux reportages sur les affrontements en Irlande du Nord et sur la répression à Prague.

☐ « Le Journal du dimanche » du 22 avril 1970 : le dernier reportage de Gilles Caron, mort au Cambodge le 5 avril.

FONDATION GILLES CARON/LIENART/CONTACT PRESS IMAGES

# Gilles Caron, para en Algérie, par Michel Puech

<http://blogs.mediapart.fr>

6 février 2012



Gilles Caron (a gauche) en Algérie© *Fondation Gilles Caron / Contact*

## *Press*

Gilles Caron est une icône du photojournalisme. Il est l'auteur de « plaques » réalisées tant au Vietnam, qu'au Biafra ou à Paris durant ce « mai 68 » où il immortalisa un Daniel Cohn-Bendit rigolard au nez d'un CRS. Cinq ans plus tôt, il était para en Algérie !

Dans la France des années 1950/1960, le service militaire est obligatoire. Entre 1954 et 1962, sa durée légale va passer de 18 à 28 mois et même 30. Comme près d'un million et demi de jeunes gens, Gilles Caron va être appelé sous les drapeaux pour une guerre qui ne dit pas encore son nom.

Présentation de la Fondation Gilles Caron© *Geneviève Delalot*

De juillet 1960 à mi-avril 1962, Gilles, Edouard, Denis, Caron né à Neuilly-sur-Seine le 11 juillet 1939 dans une famille plutôt bourgeoise, va se retrouver, après six mois de classes, en Algérie, intégré au 3ème RPIMA. Le « 3 » est un régiment de parachutistes d'infanterie de marine héritier du 3ème régiment de parachutistes coloniaux créé le 1er novembre 1955 sous les ordres du lieutenant-colonel Bigeard. Il est présent dans toutes les grandes opérations en Algérie et participe aux combats de Bizerte auxquels Gilles Caron échappera après avoir refusé d'aller en opération.

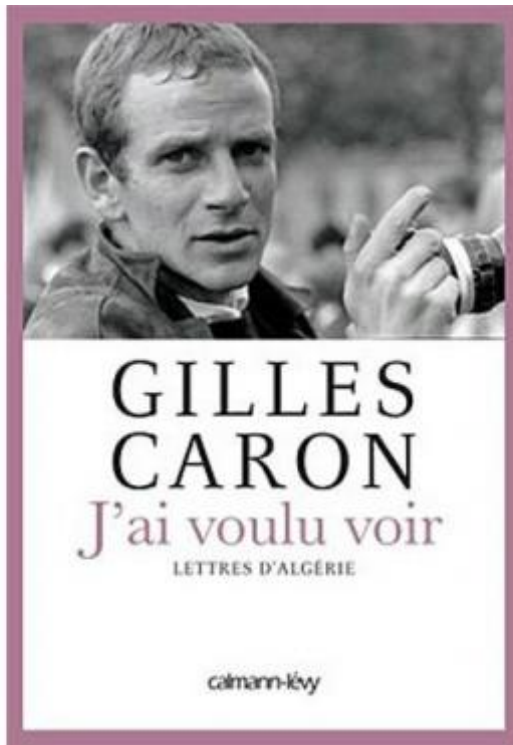
Les amateurs de photographie, ceux qui connaissent les mémorables photos de Gilles Caron au Vietnam, au Biafra, en Israël et celles des événements de « mai 68 » ne peuvent que s'interroger : que fait cet homme dans les paras dans cette guerre coloniale ?

« J'ai voulu voir - Lettres d'Algérie » publié cet hiver par les Editions Calmann-Lévy apporte non seulement l'explication, mais un témoignage exceptionnel sur cette guerre, et sur l'homme qui la fait, d'abord mû par une sorte de fatalité, celle de tous les appelés, puis comme réfractaire, ce qui le conduit « en taule ».



Cette correspondance présentée par Marianne Caron-Montely, veuve du photographe, est la collection des lettres que s'échangent Gilles Caron et sa mère, Charlotte Warden, née en 1900, qui a épousé en secondes noces Edouard Caron.

Les premières lettres sont les courriers d'un enfant de dix, douze ans, interne pour raisons familiales à Argentières en Savoie. Puis celles d'un préadolescent qui rêve que son père lui offre un Solex. Dès ces premiers mots, on découvre le tempérament de « Dear Gillou » comme le nomme sa mère. C'est un enfant conscient des raisons pour lesquelles il est interne. Un jeune déjà passionné par le cinéma, la littérature et l'action.



## « Je suis le plus heureux des voyageurs »

Adolescent, il va commencer à voyager : l'Angleterre, le Maroc, l'Espagne ... En 1957, quatre ans après Nicolas Bouvier, il emprunte la route de l'est : la Yougoslavie, la Turquie, l'Iran, où comme l'écrivain voyageur, il tombe en panne de voiture à Tabriz. Il y a d'étonnantes concordances entre les deux récits : « La vie nomade est une chose surprenante. On fait quinze cents kilomètres en deux semaines, toute l'Anatolie en coup de vent. Un soir on atteint une ville déjà obscure où de minces balcons à colonnes et quelques dindons frileux vous font signe.../... Dans la nuit, la neige tombe, couvre les toits, étouffe les cris, coupe les routes... et on reste six mois à Tabriz, Azerbâjân. » écrit Nicolas Bouvier dans « L'usage du monde ».

Gilles Caron semble être un de ses compagnons quand il note pour sa « Chère maman » : « La dernière fois que je t'ai écrit, je partais bourgeoisement en voiture pour les Indes. Mais cette voiture se traînait, toujours en panne. On passait des journées dans des petits villages, à regarder un amateur réparer le différentiel avec des ficelles. Finalement, à Tabriz, catastrophe, le différentiel est tombé par terre.../.. Il y en a pour cinq jours à Tabriz et il faut vendre la voiture à Téhéran. »

De Tabriz, les voilà à Téhéran. « Le procès Mossadegh qui venait de s'ouvrir à Téhéran laissait craindre ici quelques échauffourées » note Bouvier. Quatre ans après, Caron constate l'instabilité d'un régime où le peuple est composé de « quatre-vingt pour cent d'illettrés. Les prisons sont pleines. »

Enfin c'est Kaboul où il arrive en onze jours. « Cinquante Afghans noirs, barbus, enturbannés, généralement puceux et puants dans un véhicule fait pour trente personnes. Vingt-cinq personnes sur le toit.../... A 6 heures, une heure après le départ, arrêt, prières : tout le monde descend procéder aux ablutions habituelles dans le ruisseau, la mare ou le caniveau le plus proche. » Il arrive enfin au Pakistan via la célèbre Khyber pass : « J'ai trouvé un boulot ! Je suis fonctionnaire du gouvernement du Pakistan. Je travaille au Public Relation Department, 100 roupies pour dix jours. »

Mais l'Histoire le rattrape en Inde « Hier je me baladais sur la place centrale de Delhi, l'équivalent de l'Opéra. Au deuxième étage d'un immeuble tout neuf, qu'est-ce que je vois ? Un drapeau vert, croissant et étoile blanche. Le bureau algérien, qui sera ambassade d'ici peu, quand les Indes auront reconnu le nouveau gouvernement. »

« J'aimerais avoir dix ans de plus »

Alors que Gilles Caron pense poursuivre son voyage vers Singapour, « Mame » s'inquiète « J'ai l'impression que tu n'as plus trop la notion du temps et de la distance. Il faut six semaines en paquebot pour revenir de Singapour.../... J'ai beaucoup d'ennuis avec ton sursis... Il faut que tu reviennes ! »

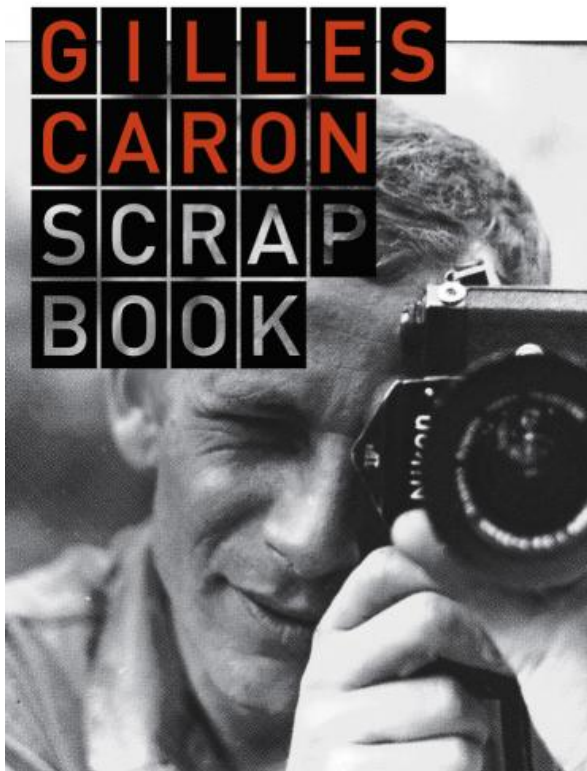
Rentré en France, Gilles Caron, très sportif, il a pratiqué le ski dans son enfance à Argentières, puis adolescent de l'équitation avec succès, se lance alors dans le parachutisme civil... L'été 1959, il est stagiaire au centre national de parachutisme de Biscarosse où il fait avec enthousiasme son

apprentissage : « Hier, j'ai fait un saut de 3500 mètres, soit une minute de chute libre, et un saut dans l'eau du lac de Biscarosse l'après-midi. C'était sensationnel. »

Mais « Il y a ici deux paras militaires et trois Algérois style « Algérie française », « les bougnoules faut tous les tuer, etc. » Ah, la la ! Et je vais aller me fourrer là-dedans. Trois ans. J'aimerais avoir dix ans de plus et ne plus avoir à en entendre parler. Je ne sais pas prendre de bonnes décisions. Je dois être crétin. »

Dans une lettre du 8 août 1959, sa mère s'inquiète : « Je suis contente que le stage ait bien été et que tu te sois amusé mais tu attires de plus en plus l'attention des militaires. Si c'est exprès pour faire ton service dans les parachutistes, veux-tu m'expliquer pourquoi ? » A ce moment, la conduite de Gilles Caron est aujourd'hui assez incompréhensible. Grand lecteur de livres et de presse, il est aussi bien informé qu'on peut l'être à cette époque. L'explication est peut-être que sous l'appelé du contingent sommeille déjà le grand reporter : « Pau : stage pré-AFN et l'Algérie et les opérations. L'irresponsabilité est si tentante. Il suffit de suivre le mouvement. Il reste en chacun de nous assez de bête fauve pour avoir un besoin inavoué de connaître un peu ce qu'est le combat. On ne peut juger les paras qu'en Algérie et pour connaître l'esprit para, il faut y aller... »

Et un peu plus loin dans ce courrier d'avant départ : « Et tout d'un coup, j'apprends qu'il y a des jeunes plus responsables, organisés, qui ont refusé. Que désertier, ce n'est pas partir à l'étranger pour y refaire sa petite vie, mais retrouver des garçons de mon bord. Si tu savais, je les déteste au fond, ceux qui m'entourent. Comme je préfère les insoumis.../... Si seulement Paris-Pressé avait parlé de Jeanson cinq mois plus tôt. »



« L'endroit où il doit faire bon vivre en d'autres temps »

Le 29 juin 1960, le soldat Caron débarque à Alger. « Nous sommes partis sous les vivats de quatre ou cinq badauds rassemblés au bout de la jetée, c'était râlant, et deux mille massés à l'avant du bateau. Nous nous sommes chanté que ce n'était qu'un au revoir. » Très vite, en juillet, il est dans le Constantinois affecté « à la voltige ». « Les voltigeurs sont armés d'un pistolet-mitrailleur léger et peu encombrant et n'ont presque rien sur le dos, un sac de couchage et les rations. Ils fouillent tous les coins dangereux du terrain et marchent donc un peu plus que les autres. Dans la mesure où l'on peut l'être, j'étais content. Mais on vient de m'annoncer que je passais pourvoyeur à la pièce, le pire. » Il s'agit de transporter les munitions de la mitrailleuse : 600 cartouches plus son propre armement !

La vie devient rythmée par les « opés », les héliportages, les embuscades, la recherche du « coin tranquille » pour écrire à sa chère maman ou pour lire. Gilles Caron va « dévorer » une quantité incroyable de livres pendant tout son service militaire. Ce sont « Les Pléiades » pour échapper à Gloria Lasso ou à Dalida ! Sans oublier d'autres chansons.

« Notre compagnie avait en arrivant trois prisonniers. Ils avaient été interrogés et étaient pas mal amochés. A les voir ficelés, une corde autour du cou, j'ai été pris de pitié et j'ai d'une veste fait un

oreiller que j'ai posé sous la tête d'un vieux. Il a semblé bien surpris. Depuis je suis une fillette, un cœur sensible... »

Quelques jours plus tard, dans une lettre qui sera publiée par l'Express en 1979 - lettre donnée par Pierre Doublet, grand reporter à l'AFP - il écrit : « Nous commençons par fouiller les mechtas, c'est-à-dire répandre les sacs de farine sur le sol, balancer les lentilles, casser les plats, chasser et tuer les poules pour notre consommation personnelle. Je n'ai pas touché à mes rations. Au bout de deux jours, le village était saignant, jonché de cadavres de chèvres égorgées dans lesquels nous taillions des biftecks. Notre sergent, en slip blanc, pieds nus, courait partout avec un sabre et jouait au matador avec les ânes. Un véritable déchainement de violence, de cruauté aussi. Des chèvres bastonnées pour le plaisir, des poules plumées vivantes. Pourquoi ? Les femmes étaient fouillées dans les mechtas, une à une. A la première j'ai eu un choc. C'était une vieille, elle est rentrée en relevant ses jupes, pour me montrer qu'elle connaissait nos mœurs sans doute. Ensuite elle a ouvert tout grand sa bouche, afin que je constate qu'il n'y avait pas de dents en or à arracher ! » Les opérations se succèdent et le soldat Caron, dans le froid de l'hiver des Aurès s'interroge : « Je n'arrive pas à comprendre comment je ne suis pas planqué dans un service à Alger. Enfin, oui, je sais : j'ai voulu voir. Maintenant j'ai vu, et il serait temps que j'en sorte. » Et quelques semaines plus tard : « Pour moi, c'est presque un lavage de cerveau que je subis. L'éreintement en plus et l'impression d'être toujours en porte-à-faux, jamais avec les autres, dans le coup. A force de compromissions, je me retrouverais médaillé, ancien combattant, lecteur de L'Express, pseudo-étudiant, pseudo-journaliste. J'aurais eu envie de désertir pendant vingt-huit mois. Je ne l'aurais pas fait et je m'assiérais une fois pour toutes rue Méchain. »

Rue Méchain à Paris, sa mère tente d'intervenir en sa faveur. En vain. Elle est d'abord peu concernée par la politique, mais se met vite à dévorer la presse anticoloniale : L'Express, L'Observateur, Le Monde... Elle va à des réunions du PSU, participe à des manifestations... Et surtout écrit, écrit, écrit à son « petit Gillou », commente leurs nombreuses lectures, lui envoie des coupures de presse, bref fait tout ce qui lui est possible pour maintenir chez Gilles Caron une pensée, une réflexion autonome dans la broyeuse psychologique qu'est cette armée désemparée. C'est une mère courage, une femme frêle et fébrile, aimante au-delà des mots. Non contente de lui avoir donné la vie, on sent chez cette femme, et ce depuis que Gilles est enfant, le désir de parler d'égal à égal à l'homme qu'est devenu son « petit Gillou ». « J'ai rêvé la nuit dernière que la guerre était finie »

D'espoir de permission, sans cesse annulée, en troubles et putsch à Alger, la guerre continue. Quand Gilles Caron est à Alger il s'étonne : « Le soir du réveillon, j'ai pu avoir une permission de minuit. J'étais chez des amis du fils Lajous. Beaucoup de jeunes filles, beaucoup de garçons, musique douce et whisky. J'ai passé, habillé en civil, une soirée presque civilisée.../... J'aurais sans doute détesté ces jeunes avant, mais maintenant je suis plein d'indulgence pour tout ce qui n'est pas kaki. C'est miraculeux que je sache encore me tenir chez les gens, éviter les propos orduriers auxquels il a bien fallu s'habituer. »

Mais, c'est vite le retour en « opé » : « A force d'entendre et de voir des horreurs, elles ne me sautent plus aux yeux comme avant. La première compagnie a, sur renseignements, fouillé un village. Le commandant de compagnie a été blessé par un coup de feu et, de rage sans doute, il a donné quartier libre. Femmes, enfants, tout a été tué. Trente cadavres en tout. Plutôt que de les enterrer, ils ont été brûlés dans une mechta. La SAS est arrivée sur les lieux et ça monte, paraît-il, jusqu'au ministère de la Guerre. Autrefois, avant 1958, c'était monnaie courante. Chère Mame, quand je dis « nous », c'est avec amertume, parce que je suis effectivement là, mais ne t'inquiète pas, je ne suis pas un tortionnaire, ni en actes, ni en pensées. Ne le crois surtout pas ! Dans mes lettres, je te parle peut-être moins qu'avant. C'est simplement que j'en ai marre de ces histoires. .../... Je lis le Canard avec intérêt, mais les éditoriaux du Monde me barbent affreusement.

**« En cage quand même. En cage réellement »**

« Après douze mois, je suis sorti de mon silence en criant de toute ma voix, contenue raisonnablement jusque-là.../... Toute la compagnie, ou presque, a exprimé son mécontentement en se solidarissant avec une section qui a refusé de partir en opé. Pour une fois, je n'étais pas le seul à en avoir marre et je n'ai pas pu faire autrement que de m'afficher un peu. .../... A Alger je serai mis en taule, et il n'y a pas d'autre solution que d'attendre. »

De juin 1961 à avril 1962, Gilles Caron ne partira plus en opération dite, à l'époque, de « pacification ». Il va être incarcéré dans plusieurs prisons militaires, puis affecté dans la tenue des prisonniers, sans ceinturon, ni lacets, à différentes corvées allant de l'utilisation de la serpillière aux « pluches » en passant par le jardinage. Pour passer le temps, il continue à lire énormément. Enfin libéré à Alger, il prendra l'avion pour rentrer sur Marseille où l'attend sa voiture, une Dauphine achetée en Algérie avec laquelle il rentrera « à petite vitesse » rue Méchain à Paris, retrouver sa chère maman et Marianne, sa futur femme. Trois ans s'écouleront avant qu'il débute à l'Agence APIS une exceptionnelle carrière de photjournaliste qui le conduira à devenir une star de la jeune agence Gamma...

Mais c'est une autre vie, racontée dans un livre publié en même temps que ces lettres : « Gilles Caron Scrapbook » (Editions Lienart). Une autre vie, compréhensible uniquement après la lecture de cette correspondance, témoignage unique pour l'Histoire de la guerre d'Algérie, comme pour celle du photjournalisme.

Michel Puech

Prochain épisode : « Gilles Caron, le photographe »





LIVRES TÉMOIGNAGE

# Gilles Caron Fils et para

Celui qui allait devenir un maître du photojournalisme fut l'un des soldats envoyés faire la guerre en Algérie. Les lettres qu'il écrivit alors à sa mère sont un document superbe et accablant.

**G**illes Caron appartient au cercle des photographes de guerre disparus sur le champ de bataille. Sa trace se perd en 1970 sur la route n° 1 entre le Cambodge et le Vietnam. Il a 30 ans et un faux air de sous-lieutenant Torrens (Jacques Perrin) de *La 31<sup>e</sup> Section*, de Pierre Schoendoerffer. Il laisse une jeune veuve, Marianne, et deux fillettes de 3 et 7 ans, Marjolaine et Clémentine. Sa courte carrière, à peine six ans, est exceptionnelle. Il fonde avec Raymond Depardon une grande agence photos : Gamma. Il est sur tous les fronts : guerre des Six-Jours, Biafra, Ulster, Printemps de Prague... Il s'évade des malheurs du monde en filmant le tournage de *Baisers volés*, de Truffaut, et les formes de Sophia Loren. Ses reportages sont publiés dans les plus grands magazines, de *L'Express* à *Newsweek*, de *Paris Match* au *Spiegel*. Quelques-unes de ses photos sont d'ailleurs exposées à la galerie Thierry Marlat à Paris.

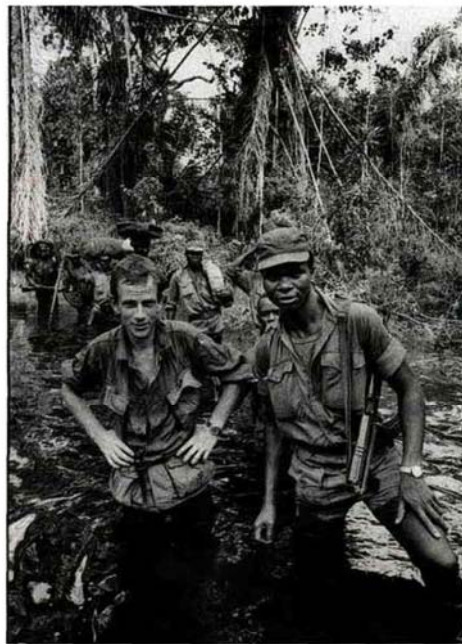
Gilles Caron fut aussi, et c'est une découverte, un remarquable épistolier. On l'ignorait jusqu'à la publication des lettres à sa mère – et de celle-ci à son fils – dans un recueil bouleversant. L'essentiel de la correspondance traite de l'Algérie, où, après six mois de classes dans les Landes, Gilles effectue un service militaire de

**TERRAINS** Devenu photographe, Gilles Caron (ici à g., au Biafra, en 1968) part sur toutes les guerres et sur les plateaux de cinéma (en bas, Marie-France Pisier et Jean-Louis Trintignant).

près de deux ans, entre juillet 1960 et avril 1962 – des premières esquisses de l'« Algérie algérienne » du général de Gaulle aux accords d'Évian –, dans un régiment d'élite, le 3<sup>e</sup> RPIMA, d'abord dans les troupes aéroportées, puis... dans une prison militaire après son refus de participer aux opérations.

l'auteur de *L'Usage du monde*. Il dégoutera même un « boulot » de fonctionnaire à Lahore, chargé de la rédaction d'un manuel de conversation français-ourdou !

« Aujourd'hui je suis rentré dans la grande famille des parachutistes. » Au début de l'année 1960, « Darling wee » Gilles, sportif émérite et parachutiste amateur, ne sait pas encore qu'il est soldat. C'est un « puceau de l'horreur », dirait Céline.

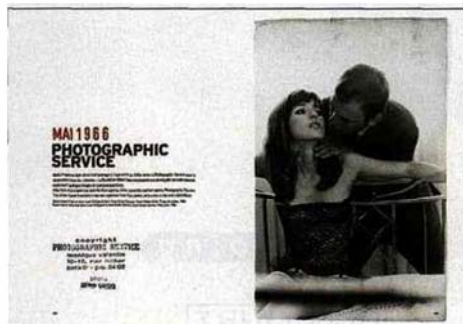


D. NICOLAS/CONTACT PRESS IMAGE

### En « opé », sa vision du monde bascule

« Le camp, note-t-il après son débarquement à Alger, est un paradis. Des tentes sous les pins, un foyer ouvert jusqu'à minuit, une terrasse et des ombrelles. La plage est à 500 mètres et on peut y aller après 5 heures. » Mais en « opé », sa vision du monde bascule. « La veille, j'avais vu un vieux de 60 ans pendu la tête en bas à un arbre, attaché par un pied. On le tabassait sans ménagement, à coups de poing, chaussure, ceinture. Il était à moitié mort quand on l'a redescendu. » Entre deux sorties, la vie insipide et absurde du casernement reprend, entre corvées et brimades de sous-offis au front bas et d'officiers droits dans leurs bottes. « Avant de venir, l'armée, c'est l'aventure, la gloire, la puissance, l'action. En fait, le pauvre troufion passe la moitié de son temps à creuser les lieux d'aisance des officiers, des trous à ordures, les pluches. »

Dans cette guerre qui ne dit pas son nom, l'adolescent fait une mue accélérée. « A force d'entendre et de voir des horreurs, elles ne me sautent plus aux yeux comme avant », note-t-il. Son principal lien avec l'extérieur, c'est sa mère, « Mame », « Mummie », bourgeoise parisienne cultivée, de gauche tendance PSU. Elle envoie à son fils



FONDATION GILLES CARON/LUMIÈRE CONTACT PRESS IMAGE

Mais l'ouvrage débute une dizaine d'années plus tôt, lorsque « Darling Gillou », l'un des surnoms donnés par la génitrice à cet enfant du divorce, s'ennuie ferme comme pensionnaire au collège Notre-Dame-des-Neiges, à Argentière (Haute-Savoie). Son envol, sa libération, le jeune homme de bonne famille les prendra lors son premier voyage, de la Grèce au Pakistan, via la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan, sur les traces involontaires de Nicolas Bouvier, et six ans après

des revues de presse tirées du *Canard enchaîné*, de *L'Observateur* et de *L'Express* ; elle donne son analyse des « événements », évoque la famille, ses dîners, ses lectures. Mais même avec la meilleure volonté du monde, elle ne peut imaginer le quotidien des soldats. Son fils, pour l'épargner ou pour se distraire, lui parle d'emblée de ses lectures, *Les Thibault*, « un roman nouveau impossible » de Michel Butor, *L'Emploi du temps*, *Anna Karenine*. Mais la réalité, terrible boomerang, le rattrape à chaque lettre.

*J'ai voulu voir* est le témoignage exceptionnel d'un jeune soldat cultivé. C'est aussi deux merveilleuses histoires d'amour. Celle d'une mère pour son fils et celle d'une femme qui, quarante ans après la mort de son mari, rassemble une correspondance bouleversante. Pour leurs filles, pour elle-même, pour l'Histoire. Et contre l'oubli. ● **EMMANUEL HECHT**

➡ **J'ai voulu voir. Lettres d'Algérie,** par Gilles Caron. Calmann-Lévy, 396 p., 22,50 €. Des photos du reporter sont exposées à la galerie Thierry Marlat, 2, rue Jarente, Paris IV<sup>e</sup>, et publiées dans un album, **Gilles Caron. ScrapBook**, éd. Lienart, 40 €.

## [EXTRAITS]

### « NOUS AVONS TOUT BRÛLÉ »

**9 septembre 1960, en opération**

« Chère Mame,

Hier, j'étais paisiblement en train d'écrire, quand d'un seul coup, [...] nous sommes partis en une demi-heure. On nous fait courir des semaines dans les djebels, les fellaghas sont à dix kilomètres de notre camp ! Un joli petit village neuf. Cinq fels tués, dont un lieutenant et le commandant de toute la section de l'Ouarsenis. Cinq armes de guerre récupérées. En partant, nous avons tout brûlé. Notre commandant de compagnie s'est acquis définitivement une réputation de lopette. Après la fouille des mechtas, les types revenaient aux camions avec des valises pleines de tissus, de couvertures, d'habits, etc. Il nous a obligés à tout abandonner [...]. Il a fermé les yeux sur les poulets, les dindons et les lapins et hier soir, nous avons fait bombance. [...]

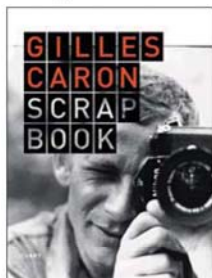
« On évite d'emmener un sommier, mais il suffit de fermer la porte pour violer. Toute la population du village est évidemment responsable : logiquement, elle doit dénoncer et elle prend ses risques. Tous les hommes sont systématiquement suspects et Dieu sait ce qu'ils deviennent. Le cadavre du commandant a été exposé sur la place du patelin voisin. Tous ces résultats sont obtenus sur renseignements et la torture est rentable ! [...]

« Ce matin, [...] Orléansville. Le seul fait de se promener dans la rue, de boire un verre, d'acheter *Le Monde* est une détente si agréable. Je suis revenu avec un nouveau stock de livres de poche : Maurois, Vidalie ; T. Hardy, la vie de Marie Stuart et Adélaïde, de Gobineau [...]. »

# CHECK-IN

## CARON EN PLEIN CŒUR

En mai 1967, deux ans après s'être lancé comme photographe, Gilles Caron réalise pour l'agence Gamma son premier shooting à l'étranger. Il suit alors Sylvie Vartan en Israël, où la chanteuse présente sa première collection de prêt-à-porter (2.). De retour à Paris, il dépose ses films et repart aussitôt pour le Proche-Orient,

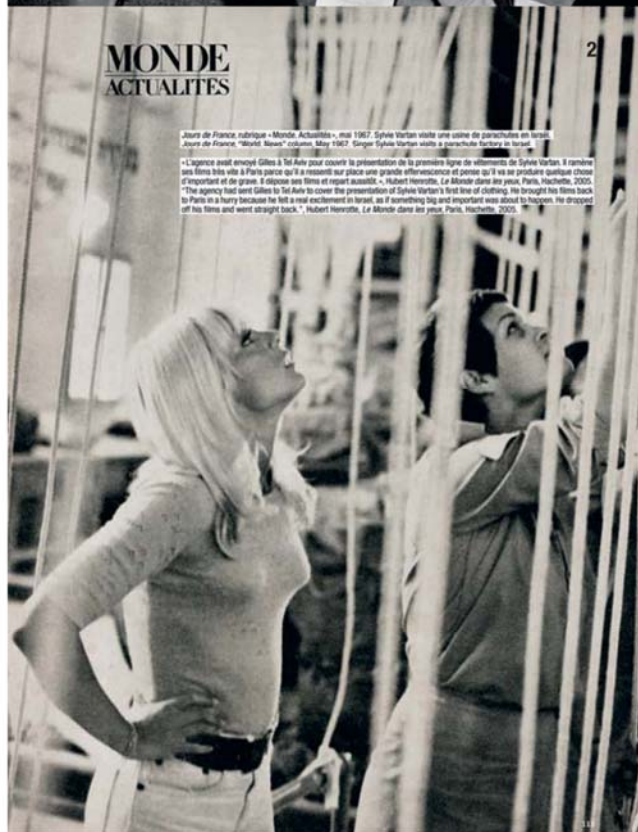


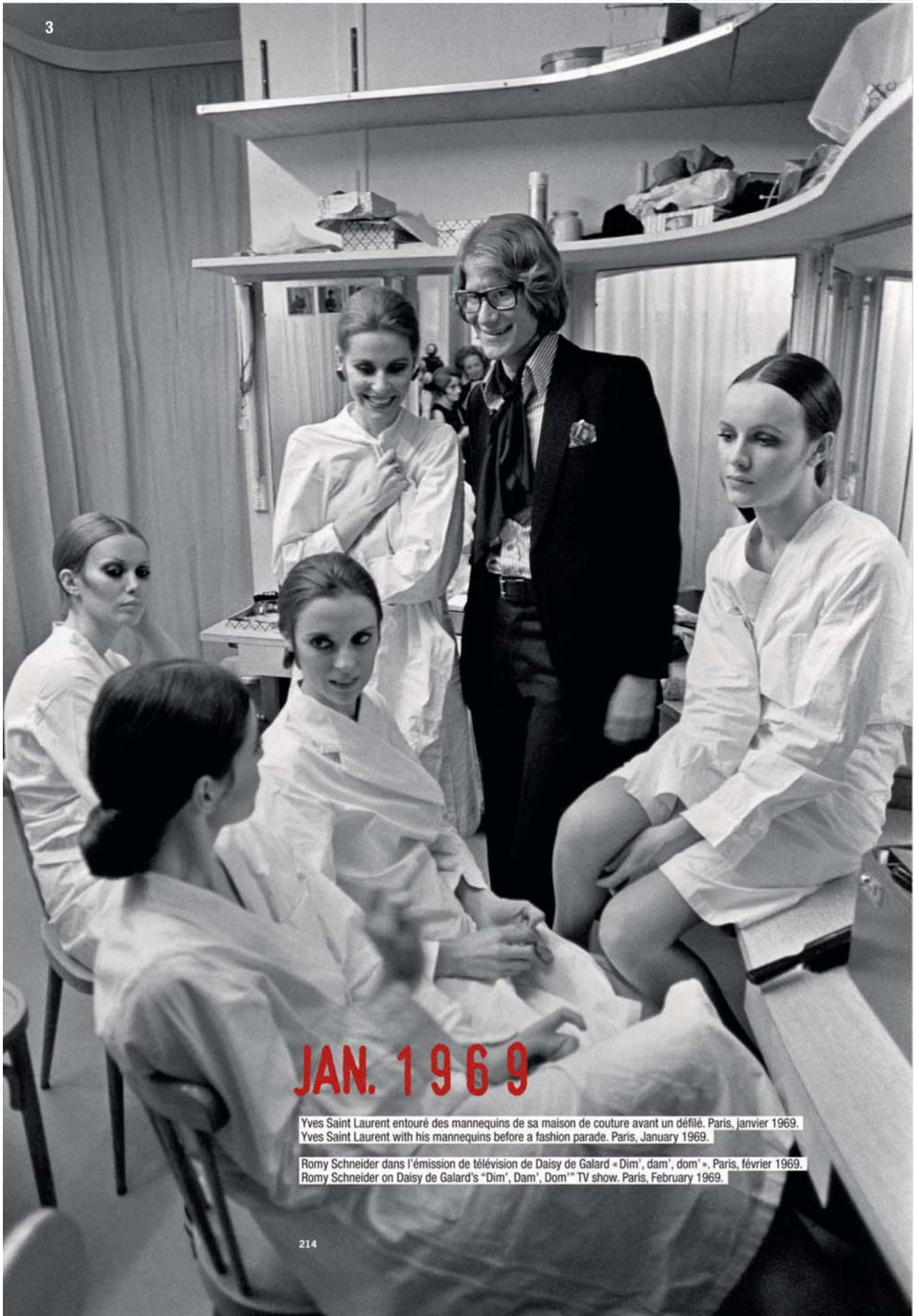
ayant pressenti qu'il allait se passer quelque chose d'important. La Guerre des Six Jours éclate quelques jours plus tard. Ce sera là son premier reportage de guerre, au cœur de l'armée israélienne. Ses photos publiées dans *Paris Match* feront le tour du monde. Celui qu'on appellera le Capa français vient de franchir un cap. Même si pendant sa trop brève

carrière il a toujours immortalisé les célébrités du monde du spectacle, de la culture – comme Marguerite Duras et Melina Mercouri au défilé Yves Saint Laurent (1.) en 1966 –, ou de la mode – Yves Saint Laurent avant son défilé (3.) en 1969 –, Gilles Caron incarne l'image du photoreporter exigeant. Ses clichés ramenés, entre autres, du Biafra, d'Irlande du Nord, de Mai 68, du Vietnam ou du Cambodge, où il disparaîtra en avril 1970, ont marqué l'histoire de la photo.

Cette monographie est le fruit d'un travail d'archivage de plus de quarante ans, mené par son épouse Marianne Caron-Montely. Elle plonge le lecteur dans la vie d'un homme, au cœur de la politique, de la vie culturelle et des conflits mondiaux. Mais elle se révèle aussi un regard sur une famille, celle de Caron, sa femme et ses fillettes, dont la présence en filigrane traverse l'ouvrage, et une belle preuve d'amour pour un mari et un père, décédé en mission, par souci de la vérité. Une monographie indispensable à tous les amoureux de la photographie et des grandes aventures humaines. **AURÉLIE WEHRLIN**

*Gilles Caron Scrapbook*, Montreuil, Lienart éditions, 2011. 295 pages.  
Expo *Gilles Caron Scrapbook*, à la Galerie Thierry Marlat, 2, rue Jarente, à 75004 Paris. [www.galerie-marlat.fr](http://www.galerie-marlat.fr)





**JAN. 1969**

Yves Saint Laurent entouré des mannequins de sa maison de couture avant un défilé. Paris, janvier 1969.  
Yves Saint Laurent with his mannequins before a fashion parade. Paris, January 1969.

Romy Schneider dans l'émission de télévision de Daisy de Galard « Dim', dam', dom' ». Paris, février 1969.  
Romy Schneider on Daisy de Galard's "Dim', Dam', Dom'" TV show. Paris, February 1969.

# Quel photographe serait donc Gilles Caron aujourd'hui ?

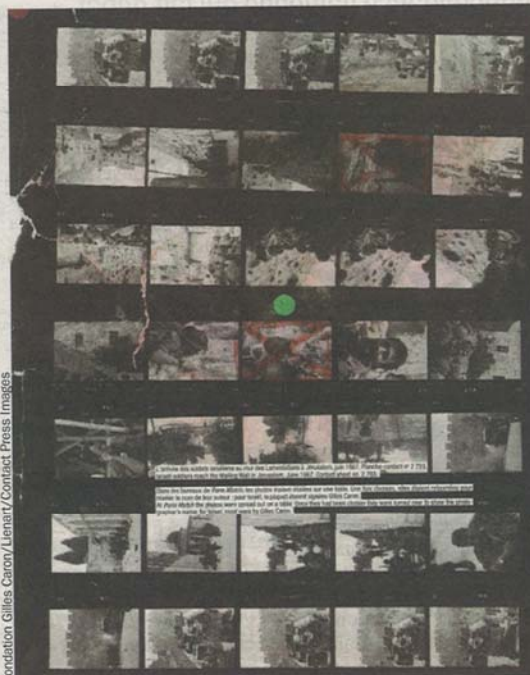
Une relecture du corpus de ce photographe tout-terrain, qui enchaînait les publications d'icônes dans les plus grands magazines, montre une personnalité complexe qui défrichait des possibles et avait un regard d'auteur.

C'est un étrange exercice que de réexaminer, quarante ans après, les photographies faites de 1967 à 1970, en à peine trois ans, par le photographe Gilles Caron (1939-1970). Une exposition, la parution des lettres à sa mère et, surtout, l'édition d'un passionnant scrapbook, bourré de documents, de témoignages, de souvenirs, réalisés dans le cadre de la fondation créée par sa femme et ses filles, nous invitent à découvrir les coulisses de ses poignants instantanés mémoriels.

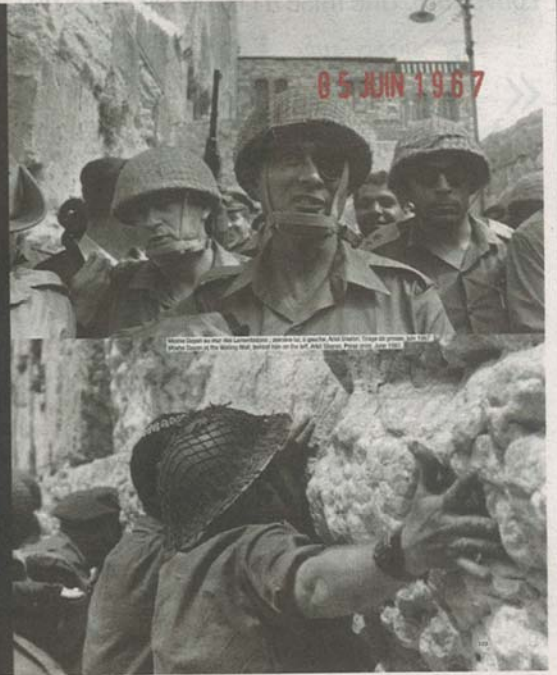
À l'époque, la presse est à son apogée. La télévision, Internet, les quotidiens gratuits ne lui font pas concurrence. Les auteurs d'images de presse planquent Brigitte Bardot, couvrent, à Tel-Aviv, le lancement d'une ligne de prêt-à-porter signée Sylvie Vartan, ils ne ratent ni un voyage présidentiel, ni une première à l'Olympia, ni le tournage d'un film de Godard.

Une certaine confusion des genres fait que Gilles Caron court après tout ça, mais aussi après la guerre des Six-Jours, le borbier du Vietnam, l'enfer du Biafra, Mai 68, la guerre civile en Irlande du Nord, l'écrasement du printemps de Prague, la rébellion toubou au Tchad, la terreur khmer rouge...

Après sa disparition, restée inexplicable, quelque part entre Phnom Penh et Saigon, et le temps passant, c'est ce corpus d'images très iconiques qui est retenu. Seule la légende de Robert Capa peut faire de l'ombre au mythe du journaliste héroïque incarné par Gilles



Extraits de *Scrapbook*, de Gilles Caron. À gauche, planche-contact : l'arrivée des forces israéliennes dans Jérusalem pendant la guerre des Six-Jours, en juin 1967. À droite : Moshe Dayan au Mur des lamentations pendant la guerre des Six-Jours. Derrière lui Ariel Sharon.



Caron, avec son sens de l'événement historique, son pouvoir d'évocation, ses fulgurances saisissantes et un don de l'ubiquité qui lui permet, pour ne prendre que l'exemple de l'Irlande du Nord, d'être à la fois du côté protestant, catholique et de l'armée britannique. Trois images de Mai 68 concentrent son talent : le mouvement saisi sur le vif, avec le manifestant coursé par un flic rue des Feuillantines, la création d'une icône, avec Daniel Cohn-Bendit narguant un CRS, la force du symbole,

avec le drapeau au milieu de la rue Saint-Jacques désertée...

Aujourd'hui, la photo est entrée au musée, un marché s'est créé, l'art triomphe, le photojournalisme doit se réinventer. C'est le moment où l'on découvre que Gilles Caron, qui doublait en couleurs tout ce qu'il captait en noir et blanc, était bien préparé à ça : lycée Jeanson-de-Sailly, journalisme au plus haut niveau, côté tête bien faite : équitation, parachutisme, côté physique : deux mois de mise aux arrêts

au 3<sup>e</sup> RPIMA, en Algérie, pour « refus de partir en opération », côté politique ; approche de la photo de mode, de publicité, amitié avec le fils du fauviste André Derain, côté art.

Un homme complexe qui ne cesse d'ouvrir des voies : il se lance dans l'aventure de l'agence Gamma, première à reconnaître les droits des auteurs photographes, dans l'expérience inédite du travail avec les humanitaires au Biafra, il nourrit le projet d'ouvrir une galerie d'art... Comment aurait évo-

lué Gilles Caron s'il n'avait pas disparu à trente ans ? Comme ses amis Raymond Depardon et Don McCullin qui, jamais guéris de sa disparition, ont fini par détourner leurs objectifs des théâtres guerriers ? Mystère...

MAGALI JAUFFRET

*Scrapbook*, de Gilles Caron. Éditions Lienart, 296 pages, 40 euros. Exposition galerie Thierry Mariat, 2, rue de Jarente, Paris 4<sup>e</sup>, jusqu'au 25 février. *J'ai voulu voir, lettres d'Algérie*, de Gilles Caron à sa mère. Éditions Calmann-Lévy, 396 pages, 22,50 euros.



**PHOTO** Marianne Caron-Montely, femme du célèbre photojournaliste mort il y a plus de quarante ans, lui rend hommage dans une biographie en images. Rencontre.

# Gilles Caron, «il voulait faire partie du monde»



**Caron,  
une vie  
d'images**

L'épouse du photojournaliste mort en 1970 lui consacre un livre-hommage. Rencontre.

PAGES 24-25

Par **BRIGITTE OLLIER**  
Envoyée spéciale à Dijon (Côte-d'Or)

Plus de quarante ans après sa disparition, sur la route n°1 qui relie le Cambodge au Vietnam, un livre original honore Gilles Caron (1939-1970), icône du photojournalisme. Sans lamentations, cette bio en images dévoile un reporter au regard droit et généreux, indocile, étrangement laissé dans l'ombre, presque abandonné à l'oubli, alors que ses photos, de Mai 1968 au Biafra, ont marqué les mémoires. Marianne Caron-Montely, longtemps silencieuse, renaît avec ce *Scrapbook*. S'y déploient les jours heureux, la vie d'un homme en mouvement, sa frappe et les scoops qui devaient le propulser au-devant de la scène, tant il incarnait la clairvoyance d'une profession exigeante. Marianne Caron-Montely reçoit chez elle, à Dijon, près de la Maison Millière qui servit au tournage de *Cyrano de Bergerac* - «qui me fait pleurer», dit-elle, enroulée dans ses cheveux gris tels ses yeux.



Après un affrontement entre manifestants catholiques et la police de l'Ulster à Londonderry, Irlande du Nord, en août 1969.

PHOTO FONDATION GILLES CARON, CONTACT PRESS IMAGES

#### Comment s'est conçu ce «Scrapbook» ?

Si bizarre que cela paraisse, c'est un livre à plusieurs, je n'aurais pu y parvenir seule. J'ai travaillé avec Louis Bachelot, directeur de la Fondation Gilles-Caron, ma fille Marjolaine et Patrick Tanguy pour le graphisme. Je voulais partager l'homme que je connaissais, construire un livre tonique sur lui, qui lui ressemble, et non pas mon livre. Son histoire était assez forte sans nos jugements et réflexions.

#### Que diriez-vous de lui aujourd'hui ?

Gilles est un homme curieux, lucide, il sait ce qu'il veut. Avec un immense respect pour les gens qu'il photographie. On a toujours cru que j'exagérais, que je décrivais un être parfait, mais non. Il n'avait que 30 ans quand il a disparu. Nous nous sommes connus à 13 ans et demi, et notre portrait dans le *Scrapbook* a été pris porte de Champerret, à Paris. Un jour, il était passé voir ma sœur Michelle, à la seconde où je l'ai aperçu, j'ai été subjuguée.

#### Timide ?

Discret. Il avait reçu une éducation anglaise. Sa mère, Charlotte Warden, était formidable, un soutien permanent pour Gilles. Qui n'a d'ailleurs fait aucun effort pour parler correctement anglais.

#### Imprévisible, comme le note John, l'un de ses cousins ?

Non. Les événements oui, mais pas lui. Quand il partait en reportage le matin, je ne savais pas s'il rentrerait le soir, je me suis adaptée. Il était passionné : cheval, parachutisme, voyages ; dès qu'il arrivait au bout de ce qu'il avait cherché, il passait à autre chose.

#### A sa disparition, vous disparaissiez ?

Oui. Pendant vingt ans, pas un mot. Mais personne ne m'a posé de questions non plus. J'ai cultivé la non-mémoire pour continuer à vivre, ne pas me souvenir. Et maintenant, je dois me réapproprier notre vie commune. Je l'ai attendu longtemps. Avez-vous imaginé ce qui a pu arriver ? Je ne peux pas. Personne n'a eu le temps de réaliser que le Cambodge n'avait rien à voir avec le Vietnam. On ne parlait pas des Khmers rouges en 1970, de leur alliance avec le Vietnam du Nord. D'une certaine façon, le Vietnam, c'était cadré. Moi, j'ai l'impression qu'il est mort trois ans après. On me raconte des horreurs, mais pourquoi les croire ? La mort a besoin de preuves.

#### Vous rappelez-vous sa dernière image ?

L'image du départ, oui. Nous sommes à la campagne près de Paris, Fleury-en-Bière. Il doit aller récupérer ses appareils photo à l'agence Gamma, avant de prendre l'avion. Bien sûr, je savais qu'il allait au Cambodge pour y couvrir les événements militaires après le coup d'Etat du général Lon Nol. Il faisait un métier dangereux, mais cela ne me serait pas venu à l'esprit de lui demander de rester... Quand Clémentine est née, Gilles était au Vietnam, son absence était un non-sens.

#### Cette photo en couleurs, à la fin du *Scrapbook*, c'est son dernier portrait ?

Oui, pris par un photographe de *Match*. Il est sur le bac qui traverse le Mékong.

#### Vous discutiez de ses reportages à la maison ?

Il en parlait avec Hubert Henrotte, le directeur de l'agence Gamma ; ils étaient proches. Au Biafra, il a photographié des enfants décharnés, Clémentine avait 6 mois, c'était un si joli bébé tout rose... C'était une manière de vivre difficile à assumer, mais elle lui appartenait. On était aussi indépendant l'un que l'autre. Je ne pouvais pas exister dans l'angoisse, sinon quel quotidien nous aurions eu... Seul le présent comptait.

#### Quelle était sa priorité ?

Témoigner, et puis être publié. Pierre, son frère aîné, était journaliste, et Gilles avait la vocation. Il voulait faire partie du monde. Gilles n'était pas un photographe de guerre. Comment les gens vivaient la guerre et comment les civils en souffraient, ça, ça l'intéressait.

#### Chasseur de scoops ?

Non, mais il est là avant les autres, comme en Irlande, le 15 août, à Dublin, parce qu'il sent qu'il pourrait s'y passer quelque chose lors du défilé orangiste. Il lit les journaux aussi, s'informe beaucoup. Il a une conscience politique, et ce n'est pas étonnant qu'il soit devenu photographe. Comment mieux résumer un sujet, le condenser et le donner à comprendre aux autres ?

#### Un souvenir où vous êtes ensemble ?

Le premier homme sur la Lune, on l'a regardé, béats d'admiration, devant la télévision.



Gilles Caron sur le bac qui traverse le Mékong, le 5 avril 1970, jour de sa disparition.

PHOTO FONDATION GILLES CARON, CONTACT PRESS IMAGES

De ses clichés de guerre à ceux de James Brown, une sélection de tirages est visible à Paris.

## Cadrer avec rage et précision

Gilles Caron avait un avantage certain : alors qu'il n'était pas très grand (1 mètre 67), il ne se pliait pas aux circonstances, toujours aux aguets. C'était un photographe réfléchi, un homme libre, qui s'interrogeait sans chercher à se mettre d'un côté ou d'un autre : « Quand je fais des photos, je suis terriblement égoïste. » Sur les rares portraits de lui en action, notamment l'un d'eux en Mai 1968 (où il ne cesse de râler contre tous les photographes amateurs), il fronce le front, comme s'il se posait encore des questions.

Conscientieux ? Peut-être, mais l'adjectif lui convient peu, rigide, trop froid. Or, c'est justement dans son art du rebond, dans sa souplesse d'analyse, qu'il trouve son rythme, s'entendant à cadrer avec rage et précision, sans économiser la pellicule. L'obsession de l'époque était la difficulté à faire passer les rouleaux jusqu'aux rédactions avant le bouclage, et les mille as-

#### Son péché mignon ?

Le cinéma et la lecture. Discuter avec les copains dans le bar où tout *Match* se retrouvait, rue François-1<sup>er</sup>, à Paris.

#### Votre photographie préférée ?

Cette jeune fille, en Irlande du Nord, au milieu de la rue. Elle est perdue, face à un monde en ruines... J'aime sa présence.

#### Vous sentez-vous dans le passé ?

Gilles aurait eu 73 ans en juillet, quelques jours après moi. Je tourne en permanence dans les cinq années de ses photographies. C'est un rapport au passé très étrange, où, parfois, j'ai l'impression que tout se rapproche et que le temps n'existe plus... Dans sa dernière lettre, reçue après sa disparition, il m'écrit que c'est son ultime bataille, que l'agence doit lui trouver un remplaçant, qu'il veut passer plus de temps avec nous. ➤

#### GILLES CARON SCRAPBOOK

Editions Lineart, 296 pp., 40 euros.

## CARNET

### DÉCÈS

Ses enfants, Boris, Igor, Mélanie et Nicolas, sa compagne, Isabelle, ses sœur et frère, Thérèse et Jean-Marc, sa mère, Jeanne ont la douleur de vous faire part du décès de

#### Michel JOLY Architecte d'intérieur

survenu le 9 février 2012, à l'âge de 62 ans.

Une cérémonie aura lieu en présence des proches, le vendredi 17 février, au matin.

Élise Caron, les membres des groupes "The Endless Summer", Rigolus, DPZ, Ratz et du MegaOctet ont en ce jour, une pensée toute particulière pour leur ami Thomas de Pourquery et ses proches suite au décès de

#### M. François de Pourquery

son père.

"We will play for you"

### SOUVENIRS

Le 16 Février 2007,

#### Xavier FRIEDRICH

nous quittait, il nous manque tant.

Pauline KERLEROUX, Suzanne et Adélie Familles FRIEDRICH KERLEROUX.



Vous organisez un colloque, un séminaire, une conférence...

#### Contactez-nous

Réservations et inscriptions la veille de 9h à 11h pour une parution le lendemain

Tarif 2012 : 16,30 € TTC la ligne

Forfait 10 lignes 153 € TTC pour une parution (15,30 € TTC la ligne supplémentaire)

Acronies et associations : -10%

Tél. 01 40 10 52 45

Fax. 01 40 10 52 35

Vous pouvez nous faire parvenir vos cartes par e-mail : carnet-libe@amaurymedia.fr

La reproduction de nos petites annonces est interdite

Le Carnet  
Christiane Nouygues  
01 40 10 52 45

carnet-libe@amaurymedia.fr

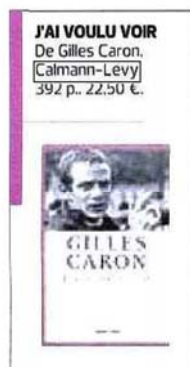
(1) Galerie Thierry Marlat, 2, rue de Jarente, 75004. Rens. : 01 44 61 79 79. Jusqu'au 25 février. A lire : Spécial «Reporters sans frontières» sur Gilles Caron, n° 21, 8,90 euros.

B.O.



## Une correspondance sans clichés

**GILLES CARON** Les lettres à sa mère, pendant la guerre d'Algérie, de celui qui devint un célèbre photographe.



**BLAISE DE CHABALIER**

**T**oute la richesse de la personnalité hors du commun de Gilles Caron apparaît dans les lettres que le futur grand photographe adresse à sa mère, alors qu'il effectue son service militaire en Algérie, de juillet 1960 à avril 1962. Le jeune homme né en 1939, engagé dans les parachutistes, offre un témoignage à la fois intime et universel sur l'épreuve à laquelle il est confronté.

Aux doutes et aux paradoxes du jeune combattant d'une vingtaine d'années correspondent les contradictions qui traversent alors l'ensemble de la société française.

Heureusement, pour faire face, Gilles Caron peut compter sur la relation exceptionnelle qui le lie à sa mère. Au fil de leur belle et émouvante correspondance, on découvre que l'amour qui les unit se nourrit

d'une vive passion pour la littérature et pour les débats d'idées.

Pas étonnant si le para Caron est vite catalogué « intellectuel » dans l'armée. Pourtant, et cela le rend particulièrement attachant, il choisit de ne pas être planqué. « *Je voulais voir* », écrit celui qui raconte à sa mère, dès le 18 juillet 1960, sa découverte des horreurs de la guerre : « *Je ne t'ai pas écrit depuis un moment, d'une part parce que j'étais épuisé et que nous n'avons pour ainsi dire pas de repos, mais surtout parce que j'étais écoeuré et que je n'ose pas t'en parler. J'ai vu des tas de cadavres et c'était trop affreux pour qu'on*

*en parle. Chère Mame, ne t'en fais pas trop. j'ai mal à l'estomac, aux dents, à la tête, mais j'ai trouvé Les Pléiades de Gobineau et ça me change les idées.* » Tout y est : la pudeur, la souffrance et la porte ouverte, malgré tout, vers une certaine lumière, grâce aux livres.

Courageux, Caron n'est pas un lâche. Sa hiérarchie le décourage d'ailleurs, en soulignant qu'il est « *accrocheur* ». Mais il écrit, à propos de ce trait de caractère : « (...) *quand il s'agit de courser des fellaghas. C'est plutôt une honte.* » Puis, définitivement dégoûté par cette guerre qu'il ne supporte plus, dans laquelle la torture existe, Caron fait de la prison pour insoumission, échappe de peu au tribunal militaire, avant de terminer son service avec une interdiction de port d'arme. « (...) *Tu es en porte à faux (...)* », lui écrit sa mère, qui ajoute toutefois : « *Tu seras celui qui sait.* » Caron deviendra un grand photographe. Il meurt en reportage au Cambodge en 1970. ■





## Le Glacis

**de Monique Rivet**, Métailié, 144 p., 14 €. Au milieu des années 1950, une jeune Française, Laure, est nommée professeur dans une petite ville de l'Oranais. Mal à l'aise parmi les pieds-noirs et les « Francaouis », elle se lie d'amitié avec Elena, un médecin, et fréquente le cercle militaire. Sa liaison avec le secret Felipe n'apaise pas les tensions, au contraire. La guerre contamine chaque geste. Trop franche, Laure s'attire l'hostilité du milieu colonial, tout en restant de facto éloignée d'une société « indigène », ghettoisée et silencieuse. Un roman d'époque, naïf et touchant, publié pour la première fois.

## J'ai voulu voir

Lettres d'Algérie, **de Gilles Caron**, Calmann-Lévy, 400 p., 19,90 €. Reporter photographe, tôt disparu, Gilles Caron est l'un des fondateurs de l'agence Gamma. Avant sa brillante carrière, il fut soldat en Algérie, chez les parachutistes. C'est la correspondance du jeune appelé avec sa mère qui est ici rassemblée et mise en lumière. Cet échange de lettres témoigne d'une France en désarroi à l'approche des accords d'Evian, lasse, surtout, d'une guerre qui ne dit pas son nom.



## Les Héritiers du silence

Enfants d'appelés en Algérie, **de Florence Dosse**, Stock, 288 p., 20 €. Cet essai fait se croiser trois types de récit : celui des anciens militaires de la guerre d'Algérie, celui de leurs épouses et celui des enfants – les quadragénaires d'aujourd'hui. On y découvre le peu que les pères ont transmis au sein de la famille : la cascade des silences se fait entendre, d'une génération à l'autre, mélange de non-dits, d'interdits, de pudeur ou de honte.

Peu de femmes ont écrit sur la guerre d'Algérie. Cinquante ans après les accords d'Evian, un roman, une correspondance et un essai disent la naïveté et les inquiétudes de celles qui n'ont rien vu ou presque

# L'autre moitié de la guerre

CATHERINE SIMON

Elle n'y comprend pas grand-chose, la petite Laure. Ni à la guerre, ni au FLN, ni à la grande avenue plantée d'acacias qui sépare la ville européenne et la ville indigène, avenue frontière baptisée « le Glacis ». Nommée d'office en Algérie, la jeune enseignante de français se retrouve, à 22 ans, catapultée dans un monde grimaçant, bizarrement familial : celui de la société coloniale d'une ville de l'Oranais (nord-ouest algérien), à la fin des années 1950. C'est ce séjour, brutalement abrégé par l'arrestation de Laure et son renvoi en métropole, que raconte *Le Glacis*.

À l'image de son héroïne, la romancière Monique Rivet était « très ignorante » des réalités de l'Algérie, quand elle a débarqué en 1956 à Sidi Bel Abbès. Elle-même a enseigné un an au collège de jeunes filles de la ville. Comme Laure, son (presque) double de papier, elle ne sait rien de Messali Hadj, le dirigeant nationaliste, ni du mouvement indépendantiste : elle confond les claquements de bec des cigognes avec le crépitement des mitraillettes et écrit *wilaya* (« préfecture ») avec deux « l ».

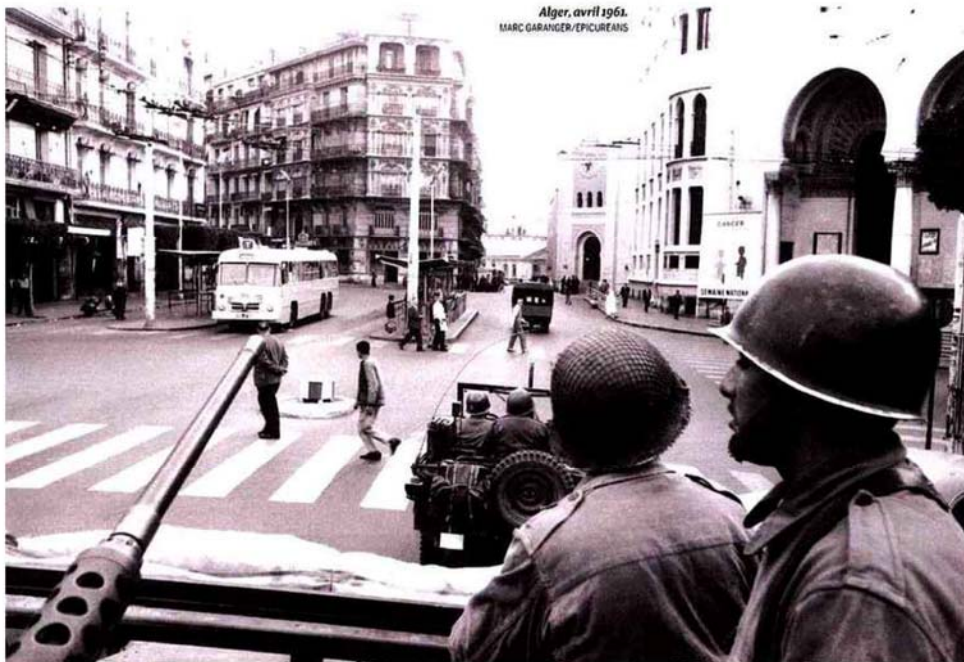
Ignorantes, naïves ou inconscientes, dans ces trois livres, les femmes (réelles ou romancées) ont toutes en commun d'avoir été tenues en lisière de la guerre et d'avoir porté, dès lors, un regard singulier sur ces années sombres. Ces paroles de femmes sur la guerre sont rares encore aujourd'hui.

Rédigé à chaud « en 1956 ou 1957 », croit

se rappeler Monique Rivet, ce roman de jeunesse est resté plus de cinquante ans « oublié au fond d'un tiroir », après que Flammarion eut refusé de l'édition. Parce que le texte n'était pas bon ? Parce que la révolte qu'il exprime n'avait pas plu au directeur littéraire de l'époque ? Heureux hasard : contactée en 2011, l'éditrice Anne-Marie Metaillié, née à Sidi Bel Abbès, l'a aimé. *Le Glacis* sort du placard au moment où l'on commémore le cinquantenaire de l'indépendance de l'Algérie.

Opportunément exhumées elles aussi, les dizaines de lettres qu'ont échangées, de l'automne 1960 au printemps 1962, le jeune parachutiste Gilles Caron et sa mère, Charlotte Warden, forment la matière d'un gros livre, *J'ai voulu voir. Lettres d'Algérie*. À son retour, devenu reporter-photographe, Gilles Caron aura le temps de fonder l'agence Gamma, aux côtés de Raymond Depardon, avant de disparaître, en 1970, lors d'une mission au Cambodge. Sa mère, elle, est morte en 1982.

Leurs lettres de guerre, surtout celles de Charlotte Warden, ont la même fraîcheur et les mêmes maladresses que le roman de Monique Rivet. On y retrouve le ton acide, un peu bravache de la France présixante-huitarde – celui d'Ania Francos dans *La Blanche et la Rouge* (Julliard, 1964). On y sent une époque : le transistor, les cigarettes, le papier peint « avec lierre » et les tics de langage – ici, les filles sont « nippées », là, les choses marchent « comme sur des roulettes » et « 228 au jus » signifie qu'il reste à l'infortuné deuxième classe Gilles Caron (sa lettre date de septembre 1961) deux cent vingt-huit jours de service militaire à finir.



## Et aussi...

**DES SOLDATS TORTIONNAIRES. GUERRE D'ALGÉRIE : DES JEUNES GENS ORDINAIRES CONFRONTÉS À L'INTOLÉRABLE**, de Claude Juin, « *Le monde comme il va* », Robert Laffont, 370 p., 21 € (en librairie le 27 février).  
**QUAND LES CIGOGNES CLAQUAIENT DU BEC DANS LES EUCALYPTUS. CORRESPONDANCE D'UN APPELÉ D'ALGÉRIE**, d'Eleonore Faucher, préface de Benjamin Stora, Fayard, 526 p., 23 € (en librairie le 1<sup>er</sup> mars).  
**ILS AVAIENT 20 ANS. ILS ONT FAIT LA GUERRE D'ALGÉRIE**, de Dominique Paganelli, préface de Benjamin Stora, « *Histoire contemporaine* », Taillandier, 224 p., 16,90 € (en librairie le 8 mars).  
**KABYLIE TWIST**, de Lillian Bathelot, Gulf Stream Editeur, 360 p., 14,50 €.

## Guérirons-nous ?

 Histoire commune, la guerre d'Algérie n'est pas encore une histoire partagée, ni une mémoire apaisée. A l'occasion de la commémoration des accords d'Evian (18 mars 1962), *Le Monde* publie un hors-série « Guerre d'Algérie. Mémoires parallèles », 100 p., 7,50 €.

De la fraîcheur dans la guerre d'Algérie ? Sagan qui danse avec Bigard ? Il ne faut pas toujours s'y fier. Légères en apparence, certaines phrases sont fondues dans le plomb. Ainsi, ce post-scriptum elliptique du parachutiste Caron, qui commente pour sa mère des photos de prisonniers « prises avant qu'ils ne soient passés à tabac ». Dans le groupe, il y a une femme. Elle a « les yeux dont je voulais te parler », écrit le futur photographe. « Elle avait, la veille, été violée plusieurs fois. Les autres sont les scènes habituelles d'opérations. Dans celle que j'envoie, c'est le petit déjeuner le matin et le repos du soir », conclut-il, comme s'il revenait d'un pique-nique.

### Pas avec un « fellagha ».

« C'est la guerre, me disais-je », raconte Laure en écho, dès les premières pages du *Glacis*, livre qui égrène, lui aussi, son chapelet de cadavres, d'injustices à hurler. « De guinguois avec tout, choses et gens », la jeune enseignante est renvoyée en France, après que les autorités ont découvert sa liaison avec un dirigeant de la wilaya 5 (celle de l'Oranais) du FLN. Elle-même n'en savait rien. Son Felipe, un Français d'ascendance espagnole, s'étire « à la façon d'un chat » – et c'est cela qu'elle aime. Elle n'imaginait pas coucher avec un « fellagha ».

Gilles Caron, de son côté, décide de désertir. On le met aux arrêts. Il devore les livres

comme un fou – ceux que sa mère lui envoie ou qu'il arrive à se procurer entre deux « opérations ». Comme Laure, il n'en peut plus : « Je ne suis pas un lâche, mais je n'ai personne à qui parler », écrit-il, le 19 octobre 1960. « A quoi bon mettre de la littérature ou de la grammaire dans la tête des gens si c'est pour qu'on les retourne du pied sur une voie de chemin de fer, un trou dans la poitrine », semble lui répondre le personnage principal du *Glacis*, qui vient d'assister à l'assassinat d'un suspect.

Ces deux-là n'aiment pas la guerre ni le colonat. Ils sont jeunes, seuls, impuissants jusqu'à la nausée. Tout compte fait, ces deux mal-pensants ont compris l'es-

sentiel. Sans doute Charlotte Warden a-t-elle compris aussi. Elle a sauvé son fils, avec ses mots fébriles envoyés de Paris, ses lettres où se mêlent les réunions du PSU, l'envoi de caleçons longs, les meetings à la Mutualité et les travaux dans la cuisine. « Fais attention mon Gilles et essaye de ne pas participer à d'affreuses violences », recommande-t-elle. Elle insiste : « (...) Ce sera si bien si tu gardes toujours ces formes gentilles de la civilisation. » Maline et mièvre, cette mère formidable sait consoler son garçon à bérêt rouge : « (...) Mal comme tu es, tu dois être content de penser que tu as un endroit à toi où revenir et retrouver tes choses. »

Mais étaient-ils si « mal » dans la guerre, tous ces nommés d'office et ces mobilisés ? Le saura-t-on jamais ? Contrairement à son héroïne, Monique Rivet n'a pas été renvoyée en France. Après Sidi Bel Abbès, elle a même passé, à sa demande, deux années supplémentaires dans un lycée d'Oran. « J'étais curieuse », explique-t-elle aujourd'hui. Les femmes d'appelés, en revanche, ne le sont guère. Ni curieuses ni inquiètes. Parmi celles que Florence Dosse a interrogées, rares sont celles qui disent avoir eu peur pour leur mari ou leur fiancé. Pas de Charlotte Warden parmi elles.

L'absence d'angoisse est « l'une des plus étonnantes » découvertes qu'ait faites la chercheuse, elle-même fille d'un ancien appelé de la guerre d'Algérie, en menant l'enquête sur *Les Héritiers du silence*, proches parents et enfants de conscrits. Plus d'un million de soldats furent mobilisés durant ces sept années d'une guerre « sans nom et sans gloire ». Près de 30 000 d'entre eux ont été tués. Est-ce la honte ou la force du traumatisme qui a rendu muets ceux qui sont revenus ? Dans les lettres adressées à leurs femmes, rien ou presque ne transpire des horreurs infligées ou vécues. Le non-dit a gagné, transmis à la génération suivante. Cette « zone sombre », mélange d'ignorance, de soupçon et d'interdit, constitue une « mémoire seconde », estime Florence Dosse.

Les lettres de Gilles Caron et de sa mère, comme le roman de Monique Rivet, ont été écrits, eux, sur le vif et ont la couleur des choses vécues. A la fin du *Glacis*, l'héroïne se moque d'elle-même et de la « sottise fierté » qui l'a poussée, un temps, à proclamer qu'elle ne se sentait pas liée à la France. « ce pays dont je voulais oublier les violences comme si je ne savais pas que la violence est inoubliable ». ■

## Minuit, un esprit d'insoumission

Les Editions de Minuit proposent sept ouvrages de l'époque, dont quatre étaient épuisés depuis plus de trente ans. Sont remis à l'office, notamment : **L'AFFAIRE AUDIN**,

de Pierre Vidal-Naquet, « Documents », 192 p., 10,50 €

Réfutant la thèse de l'évasion expliquant la disparition du militant Maurice Audin, Pierre Vidal-Naquet émet l'hypothèse – confortée par la suite – que le jeune mathématicien est mort sous la torture.

**LE DÉSERT DE L'AUBE**,

de Noël Favrelière, « Documents », 224 p., 15,50 €

Parachutiste en Algérie, l'auteur raconte comment il a pris la fuite avec un rebelle blessé, le sauvant d'une exécution sommaire.

Sont réimprimés en fac-similé

**ITINÉRAIRE**

de Robert Bonnaud, préface de Pierre Vidal-Naquet, « Documents », 160 p., 10 €

Les lettres de Robert Bonnaud, militant anticolonialiste, rappelé en Algérie en 1956, emprisonné aux Baumettes en 1961.

**PROVOCATION À LA DÉSŒBEISSANCE. LE PROCÈS DU DÉSERTEUR**

« Documents », 176 p., 10 €

Compte rendu du procès intenté en 1961 à Jérôme Lindon (PDG des Editions de Minuit depuis 1948), condamné pour « incitation de militaires à la désobéissance » après la publication du roman *Le Déserteur*, de Maurienne (Jean-Louis Hurst).

# L'Humanité

## 27 février 2012

27/02/12

Quel photographe serait donc Gilles Caron aujourd'hui ? | Humanite et Saigon, et le temps passant, c'est ce corpus d'images très iconiques qui est retenu. Seule la légende de Robert Capa peut faire de l'ombre au mythe du journaliste héroïque incarné par Gilles Caron, avec son sens de l'événement historique, son pouvoir d'évocation, ses fulgurances saisissantes et un don de l'ubiquité qui lui permet, pour ne prendre que l'exemple de l'Irlande du Nord, d'être à la fois du côté protestant, catholique et de l'armée britannique. Trois images de Mai 68 concentrent son talent : le mouvement saisi sur le vif, avec le manifestant couronné par un flic rue des Feuillantines, la création d'une icône, avec Daniel Cohn-Bendit narguant un CRS, la force du symbole, avec le drapeau au milieu de la rue Saint-Jacques désertée...

Aujourd'hui, la photo est entrée au musée, un marché s'est créé, l'art triomphe, le photojournalisme doit se réinventer. C'est le moment où l'on découvre que Gilles Caron, qui doublait en couleurs tout ce qu'il captait en noir et blanc, était bien préparé à ça : lycée Jeanson-de-Sailly, journalisme au plus haut niveau, côté tête bien faite ; équitation, parachutisme, côté physique ; deux mois de mise aux arrêts au 3e RPIMA, en Algérie, pour « refus de partir en opération », côté politique ; approche de la photo de mode, de publicité, amitié avec le fils du fauviste André Derain, côté art.

Un homme complexe qui ne cesse d'ouvrir des voies : il se lance dans l'aventure de l'agence Gamma, première à reconnaître les droits des auteurs photographes, dans l'expérience inédite du travail avec les humanitaires au Biafra, il nourrit le projet d'ouvrir une galerie d'art... Comment aurait évolué Gilles Caron s'il n'avait pas disparu à trente ans ? Comme ses amis Raymond Depardon et Don McCullin qui, jamais guéris de sa disparition, ont fini par détourner leurs objectifs des théâtres guerriers ? Mystère...

Scrapbook, de Gilles Caron. Éditions Lienart, 296 pages, 40 euros.  
Exposition galerie Thierry Marlat, 2, rue de Jarente, Paris 4e, jusqu'au 25 février.

J'ai voulu voir, lettres d'Algérie, de Gilles Caron à sa mère. Éditions Calmann-Lévy, 396 pages, 22,50 euros.

**Magali Jauffret**

VALLÉE D'A SHAU, VIETNAM, DÉCEMBRE 1967  
Patrouille américaine de la 173<sup>e</sup> brigade aéroportée.



### GILLES CARON "J'AI VOULU VOIR"

■  
*« Scrapbook », de Gilles Caron, éd. Lienart, 296 p., 40 euros. En français et en anglais.*  
*« J'ai voulu voir. Lettres d'Algérie », de Gilles Caron, éd. Calmann-Lévy, 396 p., 22,50 euros.*

**Deux ouvrages publiés avec l'aide de la fondation Gilles-Caron nous plongent dans la vie de ce photojournaliste emblématique,** membre de l'agence Gamma dès sa création, et disparu sur la route qui relie Phnom Penh à Saïgon en 1970. A la fois carnets professionnels et albums de famille, « Scrapbook » et « J'ai voulu voir. Lettres d'Algérie » deviendront des ouvrages de référence sur le travail du photographe français et serviront de piliers aux futurs projets de la fondation. Vietnam et Irlande du Nord, Mai-68

et de Gaulle, Claude François et Brigitte Bardot, son œuvre raconte les années 60 artistiques et politiques.  
Editée par Calmann-Lévy, la correspondance passionnante avec sa mère – qui s'étalera sur toute une vie et où il évoque notamment la guerre d'Algérie – trouve un écho dans les carnets regroupés par l'éditeur Lienart. « Je n'arrive pas à comprendre comment je ne suis pas planqué dans un service à Alger. Enfin, oui, je sais : j'ai voulu voir. » Gilles Caron a 21 ans lorsqu'il écrit ces lignes à celle qu'il

surnommait « Mame ». En 1965, trois ans après la fin de son service militaire, nourri de ce même désir de voir, il décide de se consacrer à la photographie. Son reportage sur la guerre des Six-Jours en Israël lance sa carrière et le marquera autant que l'Algérie.  
Planches-contacts, annotations, coupures de presse, souvenirs personnels et photographies historiques, lettres de son enfance et de sa vie d'adulte, ces deux ouvrages sont indissociables pour comprendre l'homme et son engagement de grand reporter. ●

Revue de l'Art  
3 mars 2012

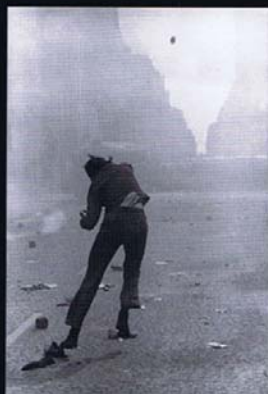
# REVUE DE L'ART

PHOTOGRAPHIES  
n° 175/2012-1



# REVUE DE L'ART

Mars 2012  
n° 175/2012-1



## Éditorial

*Michel Poivert*

La photographie en France : une affaire d'État?

---

## Études

*Paul-Louis Roubert*

Baudelaire et la photographie : paradoxes et allégories

*Christian Joschke*

Portrait de groupe et communauté d'amateurs

*Le portrait des Présidents des frères Hofmeister, 1899*

*Olivier Lugon*

« Musées sans murs » et document

La spatialisation de la photographie dans les expositions des années 1950

*Thomas Duquesnoy*

L'Essai photographique, histoire d'un genre au sein  
de la presse illustrée du XX<sup>e</sup> siècle

---

## Notes et Documents

*Éléonore Challine*

Les utopies du musée de la Photographie en France (1890-1945)

*Sophie Orlando*

Un grand oublié de la photographie sociale documentaire britannique :  
Amber Collective

*Gaëlle Morel*

Gilles Caron, auteur photographe dans les années 1960?

---

## Entretien

*Anne Cartier-Bresson, Michel Poivert*

La photographie et les défis du temps

---

## Bibliographie critique

## Rencontres Dédicaces

# Carte blanche à Marianne Caron



Les Amis du 7 | Dijon | dim 11 mar 12 | 15:00



 J'aime

Partager :



A l'occasion de la sortie de 2 livres consacrés à son mari Gilles Caron, photographe.

Avec Marjolaine Caron et Louis Bachelot, directeur de la Fondation Gilles Caron.

Rencontre, partage et dédicace.

Dernière modification : hier, 21:16.